

Cette guerre est celle du
Canada
Vous êtes le Canada
ENRÔLEZ-VOUS!

LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

5 juillet 1941

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *PLateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

LA PEUR EST MAUVAISE CONSEILLÈRE

LA GUERRE EN MOLLESSE

Les chefs de ce pays se sont souvent laissé intimider, dans leur politique de guerre, par ce qu'ils appelaient le danger de la province de Québec. Nous comprenons leurs motifs: ils sont respectables. Sont-ils fondés sur des réalités? C'est à voir. Pour nous qui fréquentons le peuple et qui, mieux que plusieurs ministres, connaissons les divers courants d'idées qui agitent la grande masse des Canadiens de langue française, nous sommes en mesure d'affirmer ceci: Ottawa a subi une sorte de chantage et a tremblé devant des épouvantails.

Nous publions en cette page, aujourd'hui même, un tableau résumant de l'opinion canadienne-française en regard de la guerre actuelle. Il s'agit d'un relevé dû à l'initiative d'une grande corporation de chez nous, la Quebec Power Company, qui, en mai dernier, adressait à neuf cents de ses employés le questionnaire suivant:

1. — Êtes-vous partisan du mouvement "France Libre" du Général Charles de Gaulle?
2. — Êtes-vous sympathique au groupe Pétain-Darlan-Laval?
3. — Croyez-vous que l'Empire Colonial français devrait continuer la lutte contre le nazisme même au risque d'une guerre civile avec la France elle-même?

4. — Approuvez-vous l'occupation — s'il le faut, par force militaire, — des bases françaises de MARTINIQUE et de DAKAR pour les empêcher de tomber aux mains des Nazis?

On a reçu 633 réponses à la circulaire, ce qui fait une proportion considérable, je dirais même exceptionnelle.

A la première question, 98,3% répondirent dans l'affirmative; à la deuxième, 95,2% dans la négative; à la troisième, 94,3% dans l'affirmative; à la quatrième, 98% dans l'affirmative.

La moyenne en faveur d'un effort total contre Vichy est donc de plus de 96%. Si l'on tient compte du fait que la plupart des employés qui ont répondu étaient des Canadiens de langue française, cette expression d'opinion est l'une des plus définitives et des plus convaincantes que nous connaissions. Elle signifie, en effet, que ces 96% des nôtres sont logiquement de cœur et d'âme avec le reste du Canada et du monde britannique pour le succès de nos armes et l'écrasement du nazisme.

Cet échantillon de la volonté de vaincre, chez les Canadiens de langue française, a été prélevé à un endroit tel qu'il est impossible de n'y pas voir la moyenne exacte de la pensée et du sentiment de toute la province de Québec. Nous y attachons presque autant d'importance qu'aux "polls Gallup", grâce auxquels on peut compter, mois par mois, les pulsations du cœur de la nation américaine. Nulle part ailleurs, ni dans l'Ontario, ni dans les Maritimes, ni dans la Prairie ni sur la Côte du Pacifique, on n'aurait obtenu des résultats plus consolants.

Se peut-il dès lors qu'on laisse indéfiniment en liberté une poignée de saboteurs et de colonnards qui, depuis 1939, ont fait de l'agitation démagogique pour dénigrer nos buts de guerre, diffamer nos alliés, excuser ou exalter nos ennemis, saper la confiance des honnêtes gens, dénoncer notre participation, semer la désunion et la haine et détruire ainsi les ressorts de l'action canadienne au moment où toutes les énergies du pays doivent s'employer à conjurer le plus formidable danger de notre histoire? De quoi a-t-on peur? Des quatre pour cent qui veulent nous tirer dans les jambes? Mais nous sommes 96 pour cent contre ces félons. Nous n'avons qu'à faire un geste pour les mettre en fuite: nous savons qu'ils sont des lâches et qu'ils rentreront sous terre, à la première répression importante et ferme. Pour rassurer les trembleurs, faisons un petit calcul: en supposant que, sur trois millions de Canadiens de langue française il y ait 1,500,000 adultes conscients de leurs responsabilités publiques, nous serions tout de même 1,440,000 (soit 96 p.c.) contre 60,000 (soit 4 p.c.). Cette infime minorité contient peut-être plus de forts-en-gueule et d'apprentis gangsters que la masse des citoyens honnêtes et paisibles, mais elle n'est sûrement pas de force à se mesurer contre un gouvernement qui possède des moyens efficaces de les mettre à la raison et qui, surtout, a pour devoir premier de gagner la guerre coûte que coûte.

Vouloir gagner une guerre en mollesse est une absurdité.

Jean-Charles HARVEY

AVEC LE SOURIRE

Merveilleuse carrière de M. Dandurand

Si l'on veut parler d'un miracle de vitalité et de lucidité, on songe naturellement à notre distingué compatriote, le très honorable Raoul Dandurand. Il est de cette race, de plus en plus rare, d'octogénaires qui tiennent bon contre le temps et dont les facultés refusent de vieillir. Comme leader du gouvernement au Sénat canadien, il sait conduire les débats avec une maîtrise admirable et il jette chaque année, dans les discussions les plus compliquées, une note de clarté, de force et de logique.

Un décret récent de 10 Downing Street nous apprenait, la semaine dernière, que ce vétéran de nos luttes politiques était nommé membre du Conseil Privé. Quel honneur pouvait être mieux mérité. Ancien compagnon d'armes et ami de Laurier, M. Dandurand a consacré cinquante ans de sa vie à la chose publique, dont 43 ans au Sénat. Par son talent, sa culture, son éloquence, il nous a fait honneur partout où il a passé. Ses nombreux séjours à la Société des Nations, à Genève, lui ont valu une réputation internationale. Chez nous, il fut sans cesse mêlé aux mouvements importants de la vie nationale.

La question éducative l'a toujours intéressé. Je ne crois pas commettre une indiscretion en déclarant qu'il fut l'influence première dans l'établissement d'une filiale du collège Stanislas de Paris à Montréal. Et il rêve encore de fonder, avec la collaboration de l'évêque, une Ecole Normale Supérieure.

Magistrale bêtise!

La population anglaise est indignée de ce que le gouvernement de Sa Majesté ait cédé à la pression des Etats-Unis et ait permis au navire-citerne français Schéhérazade de quitter les Bermudes à destination de Casablanca avec 16,000 tonnes d'huile.

Et vraiment, il y a de quoi! Quand on sait qu'alimenter le vichard Weygand, cela équivaut à alimenter un agent de Hitler... quand on songe que, dans un mois peut-être, ce qui se déroule en Syrie peut se reproduire en Afrique du Nord... Eh bien, on ne peut que dire: "Blunder!"

On ne s'acclimate pas

"Les marins norvégiens ont fait face à de terribles dangers pour échapper de Norvège. Quel est celui de nos insulaires qui se donnerait la peine d'essayer d'échapper d'ici pour s'enfuir en territoire occupé par les Nazis?" — Du journal islandais Morgun Bladid, avril 1941.

L'opinion canadienne-française et la guerre

QUEBEC POWER COMPANY — QUÉBEC			
IMPORTANT			
A TOUS NOS EMPLOYÉS TO ALL OUR EMPLOYEES		30 mai 1941	
		633 réponses sur 900 circulaires	
		633 replies	
QUESTION	OUI YES	NON NO	INDECIS NO OPINION
1 — Êtes-vous partisan du mouvement "France Libre" du Général Charles de Gaulle? Are you in favour of the "Free France" movement of General Charles de Gaulle?	622 (98.3%)	4	7
2 — Êtes-vous sympathique au groupe Pétain-Darlan-Laval? Are you in favour of the Pétain-Darlan-Laval group?	8	603 (95.2%)	22
3 — Croyez-vous que l'Empire Colonial Français devrait continuer la lutte contre le Nazisme même au risque d'une guerre civile avec la France elle-même? Do you think that the French Colonial Empire should continue to fight against Nazism even at the risk of civil war with France proper?	597 (94.3%)	8	28
4 — Approuvez-vous l'occupation — s'il le faut, par force militaire, — des bases françaises de MARTINIQUE et de DAKAR pour les empêcher de tomber aux mains des Nazis? Are you in favour of the occupation, by military force, if necessary, of the French bases of MARTINIQUE and DAKAR to prevent them from falling into the hands of the Nazis?	621 (98%)	1	11

S.V.P. exprimer franchement votre opinion. Return this questionnaire with your replies indicated, to Mr. M. T. Bancroft, Quebec Power Building, Quebec.
NE SIGNEZ PAS CE DOCUMENT. DO NOT SIGN THIS DOCUMENT.

Sommaire des réponses au questionnaire distribué, en mai dernier, à neuf cents employés de la Quebec Power Company, de Québec, sur l'attitude de nos compatriotes en regard du mouvement de Gaulle et de la France de Vichy. (Voir aussi article ci-contre de M. Harvey).

Pastilles de Vichy

HISTOIRE D'AMBASSADEURS

CAMILLE CHAUTEUPS

C'était un bien beau titre autrefois que celui d'Ambassadeur de France. C'était la représentation officielle du roi, de l'empereur ou de la république: c'était le pas sur la plupart des autres ambassades; c'était pour toutes les capitales du monde, l'éléance, le charme, la courtoisie d'un grand pays aux nobles traditions, au beau courage militaire, à la culture profonde et raffinée.

Puis dans ces quarante dernières années le rôle des ambassadeurs se trouva singulièrement diminué par les déplacements personnels des gouvernements. Mais il restait toutefois pour ceux de la "carrière" c'est-à-dire de la carrière diplomatique, de belles habitudes d'honneur et de dignité qui continuaient à faire de l'ambassadeur de France, partout où il se trouvait, un personnage souvent aimé et toujours respecté.

La défaite et le "pétainisme" ont changé tout cela; à ceux qui pourraient en douter nous demandons de bien vouloir se pencher un moment sur deux ambassadeurs de France, nouvelle manière, ordre nouveau.

Fait curieux, ils sont tous deux à Washington: l'officier Henry Have et l'officier Chautemps. De ce dernier il n'y a plus grand-chose de nouveau à dire depuis qu'il a été l'objet de la part de M. Henry Bernstein, l'auteur dramatique français bien connu, résidant actuellement à New-York, d'une véritable exécution.

Dans un article paru dans le Times de New-York, M. Bernstein reprenait pas à pas la carrière de Camille Chautemps, il posait un certain nombre de questions et le défait en même temps d'y répondre... Son défi bien entendu ne fut pas relevé car comment l'ancien Président du Conseil de la République Française chargé de pouvoirs et d'honneurs au cours de sa carrière politique, aurait-il pu expliquer que lui, le haut dignitaire franc-maçon, l'anticlérical, le radical socialiste, le démocrate, le chef du plus grand parti républicain, pouvait être aujourd'hui le représentant du régime

qui acceptait la défaite, s'y vautrait comme à plaisir, remplaçait l'idéal républicain par un fascisme de vaincu, collaborait basement contre l'allié d'hier avec le vainqueur d'aujourd'hui et maintenant en prison, mais sans oser les juger, tous les amis personnels et politiques du Président Chautemps.

La véritable réponse, celle que Camille Chautemps ne pouvait pas faire à Henry Bernstein mais que nous pouvons faire pour lui, c'est été d'avouer que la situation sûre et grassement payée (quatre-vingts dollars par jour, cela n'est pas si mal) que lui consentait le gouvernement de Vichy, c'était le prix de son dernier... abandon! (soyons polis). C'est en effet Camille Chautemps, entraînant un ou deux de ses séides, qui détermina le vote de la capitulation connue sous le nom d'armistice, et plus tard poussa le maréchal Pétain au pouvoir pour y détruire la république et sanctionner de son autorité la défaite et l'humiliation de la France.

Un pareil service rendu vaut bien une sinécure réplète et s'il s'agit comme paiement de quatre-vingts dollars par jour, au lieu de trente deniers une fois réglés, c'est sans doute que les prix ont monté depuis l'époque de Judas.

Il n'est donc rien d'étonnant à ce que M. Camille Chautemps malgré son habileté et sa souplesse proverbiales se rende parfaitement compte de la situation fautive dans laquelle il est placé et s'en sente souvent gêné.

De plus, lorsqu'il atterrit en Amérique, il ne savait pas un mot d'anglais et c'est ce qui explique la magnifique quiproquo par lequel il inaugura ses aventures aux Etats-Unis. Pendant qu'un journaliste lui demandait, classiquement: "Que pensez-vous de New-York?" un autre plus hardi lui posait la délicate question que voici: — "Préférez-vous Pétain ou de Gaulle?"

On lui traduisit ces questions posées en anglais: il embrouilla ses deux réponses et les lecteurs d'un grand journal du matin de New-York virent avec surprise

que l'envoyé officiel du maréchal Pétain avait répondu à la question: — "Préférez-vous Pétain ou de Gaulle?" par cette réponse (qui dans son esprit s'appliquait à la question: — "Que pensez-vous de New-York?") — "Je n'ai pas encore d'opinion là-dessus; laissez-moi un ou deux mois de réflexion, et je vous répondrai."

Les journalistes bienveillants le représentèrent comme un bon père de famille arrivant avec sa femme et ses enfants; le plus jeune de ces enfants est bien le sien, les autres étant ceux du premier mariage de sa femme, Madame Durand-Texte qu'il épousa après son divorce en 1937.

On se souvient en effet lorsque l'on a suivi la politique française de ces dernières années, qu'en 1934-35, au moment des affaires Prince-Staviski, Camille Chautemps fut violemment attaqué par toute la droite française qui non contente de lui reprocher son manque de caractère et sa moralité curieuse, voulut faire de lui un des promoteurs de l'escroc Staviski et affirma ouvertement qu'il avait été l'instigateur de l'assassinat du Conseiller à la Cour, Prince, avec la complicité de son beau-frère, le Procureur de la République, Pressard.

L'accusation était, il faut le dire, absolument fautive et totalement inopérante en ce qui concernait le Conseiller Prince tout au moins: Prince s'était suicidé sans que ni le Procureur Pressard ni Chautemps y fussent pour rien, et l'enquête le démontra sans équivoque possible.

Néanmoins les attaques furent si violentes, si acharnées, que la vie de Chautemps et de sa famille devint un véritable enfer; sa nièce se suicida pour éviter les insultes; le Procureur de la République Pressard, l'honneur et l'intégrité même, ne put supporter tant d'injustice et de méchanceté et mourut d'une attaque au cœur; Camille Chautemps, avec l'appui et le dévouement incomparables de celle qui à ce moment était sa compagne

— Suite à la page 2 —

LE TROP BEAU PRÉTEXTE

Semblant tenir pour acquis tous les rapports de sources allemandes, certains journaux et certains postes de radio ne manquent pas de monter en épingle les succès réclamés par les Boches dans leur campagne de Russie. Cela peut procéder d'une haine justifiée du communisme, mais il est certain que c'est fort mal servir la cause des Alliés — notre cause.

Inspirons-nous davantage de l'attitude intelligente et ferme de Churchill. Pas plus que ce grand homme d'Etat, nous n'avons de sympathie pour les bocheviki; cependant, à moins d'être aveugles, il nous faut reconnaître que notre sort dépend pour beaucoup de l'efficacité de la résistance russe. Si l'Union Soviétique s'écroule en quelques semaines sous la poussée nazie et que Hitler ait aussi rapidement accès aux sources de ravitaillement qu'il convoite, le conflit qui met aux prises le Reich et les Alliés menace de devenir une guerre d'usure où s'épuiseront au cours d'interminables années de combat toutes les ressources des deux mondes. Dans une telle guerre, l'Amérique entière sera fatalement aspirée, et il lui faudra jeter dans l'incendie du brasier son argent et ses hommes.

Si nous ne voulons courir à la catastrophe, nous devons nous garder soigneusement de la propagande nazie qui cherche à travestir en croisade ce qui n'est pour le Reich qu'une guerre d'intérêt à laquelle l'ont poussé la convoitise et le besoin de ressources accrues pour faire face à la coalition anglo-américaine. La seule autorité au monde qui aurait pu donner à cette nouvelle phase de la guerre — car il ne s'agit nullement d'une nouvelle guerre, distincte du conflit germano-britannique — ce caractère de croisade auquel on prétend, c'était le Saint-Siège. Or, avec une admirable prudence et la claire intelligence des faits qui l'a toujours caractérisé, le Pape a évité de prendre position à l'égard de la guerre que font à présent aux Soviets leurs anciens alliés nazis.

Une victoire allemande à l'est, qui alourdirait encore sur l'Europe le joug hitlérien, ne serait en aucun sens favorable à l'Eglise. (On a vu à l'œuvre la mystique païenne des Nazis, après l'écrasement de la Pologne...) Tandis que la victoire russe sera toujours contrebalancée par la victoire britannique, qu'elle entraînera automatiquement. Cela peut paraître paradoxal, il n'en demeure pas moins qu'un succès soviétique pourra bien servir la cause de la chrétienté!

D'ailleurs, il est observation facile à faire: les plus ardents adversaires des Russes à l'heure actuelle se recrutent chez ceux qui, depuis le début de la guerre — ou tout au moins depuis l'armistice franco-allemand, — n'ont perdu aucune occasion de se montrer étroitement, farouchement antibritanniques. Ceux qui souhaitent aujourd'hui le plus vivement voir écraser les Soviets, ce sont ceux-là même qui n'ont cessé de désirer la défaite des Anglais.

Ici-même, dans la province de Québec, vous trouverez en tête de tous ceux qui parlent croisade et qui voient en Hitler l'instrument du Ciel nos fascistes, nos séparatistes, nos laurentistes, nos colonnards de tous poils. Dans le domaine international, vous trouverez les Franco, les Pétain. Et aussi cet oiseau rare, le nazi Lindbergh.

"La cruauté et la barbarie sanguinaire de la Russie sont sans exemple dans l'histoire moderne!" prétend l'ex-colonel. Il faut, pour dire cela, fermer volontairement les yeux sur les atrocités nazies. Les Russes ne sont pas des saints, certes; mais si nous les comparons aux Boches, ils prennent tout de suite un petit air d'innocence!

Qu'on déteste les Soviets, rien de plus légitime. Mais prenons bien garde à tous les cas où ce sentiment si légitime ne servira qu'à en recouvrir un autre qui l'est moins: la haine de l'Angleterre.

Tout comme l'amour pour Vichy dissimule assez souvent, de prudente façon, une sympathie hitlérienne assez poussée...

Emile-Charles HAMEL

AVEC LE SOURIRE

Un officier d'aviation nous écrit

Le soir de la Saint-Jean-Baptiste, un capitaine d'aviation écrivait à notre directeur la lettre suivante:

24 juin 1941.
M. J.-C. Harvey, Directeur,
LE JOUR,
Montréal.

Cher monsieur,
En ce jour de notre national mouton, j'ai pensé de vous rap-

porter un petit incident qui m'est arrivé récemment. Je suis sûr qu'il vous amusera.

Etant en permission à Montréal, je fus pris, au coin Ste-Catherine et St-Denis, d'un besoin naturel pressant comme la foule qui s'amasse à ce point de correspondance.

Par je ne sais quel rapprochement d'idées, ou réflexe d'enfant mal pris, je me souvins que j'avais tout près de là une "Alma Mater" aux bras large ouverts où je pouvais soulager mon malaise...

J'entrai donc en vitesse à l'Université et je courus au fond à gauche...

Rien de changé depuis dix ans, surtout pas plus propre. Je disais-je, quand tout à coup je découvris du changement, et quel changement: les "poétiques" inscriptions d'autrefois avaient fait place sur les murs à des manifestations "patriotiques" de la gent étudiante

actuelle et j'en restai "braguetto" de lire part out "Viva Hitler", "à bas les maudits Anglais", "tuons les Juifs", "Anglaiser pourrie" (sic), "Churra chille cochon", etc., et d'autres que vous pourriez lire vous-même en faisant la même visite.

Qu'en l'occurrence exprime ses opinions sur Camille, de concentrée mémoire, jusque sur les murs de ses monuments, qu'un érotomane soit porté à la pornographie en urinant, ça passe, mais que notre "élite", que nos "hommes de demain" expriment ces idées en cet endroit, ça fait tristement réfléchir: quand on pense que c'est pour aider cela que les deniers publics s'engloutissent, ou plus justement, s'empilent sur la Montagne.

Si l'Université de Montréal manque d'appui, pourquoi ne pas sonder la "Cinquième Colonne"?

XXX

P.S.—Bien entendu, s'il vous arrivait de publier cette lettre, n'allez pas me faire fusiller en y mettant ma signature qui est seulement pour votre information. Si vous voulez savoir: on est bien traité par les "maudits" Anglais.

Note.—Nous savions déjà que des insanités s'inscrivaient fréquemment dans les W.C. de notre temple de la science. Toutefois, nous prions l'auteur de la lettre précitée de croire que les tristes individus qui ont ainsi barbouillé les cabinets de toilette ne représentent pas toute l'Université de Montréal. P. R.

Le général de Gaulle et le mouvement des Français libres

Le mouvement des Français libres du général de Gaulle, lancé en juillet dernier après l'humiliante capitulation de Bordeaux, a pris dès sa naissance, surtout dans les provinces de l'ouest et aux États-Unis, un ampleur considérable. Il faut malheureusement reconnaître qu'en certains milieux, dans la province de Québec surtout, où le prestige du maréchal Pétain est encore si grand, ce mouvement n'a pas été accueilli avec la même faveur. Et la propagande de Vichy, qui s'exerce presque ouvertement, n'a pas peu contribué à créer un état d'esprit peu favorable à l'extension de ce mouvement.

Que reproche-t-on surtout au général de Gaulle dans ces milieux, et dans une certaine presse? C'est de s'être mis en état de désobéissance ouverte, comme citoyen français d'abord, avec son gouvernement, comme officier français ensuite, avec son chef hiérarchique, le maréchal Pétain.

Étudions d'abord ce grief d'un point de vue constitutionnel.

Au lendemain de la défaite de 1870, l'Assemblée Nationale, qui avait eu la cruelle obligation d'approuver à Bordeaux le traité de Francfort, nous arrachant l'Alsace et une grande partie de la Lorraine, avait gardé le souvenir de la solennelle protestation élevée ce jour-là par les représentants des populations séparées malgré leur volonté. Aussi avait-elle rédigé ainsi l'art. 8 de la Constitution du 16 juillet 1875: "Le Président de la République négocie et ratifie les traités. Il en donne connaissance aux Chambres aussitôt que l'intérêt et la sûreté de l'Etat le permettent. Les traités de paix (sont) de son ressort; ceux qui engagent les finances de l'Etat, ceux qui sont relatifs à l'état des personnes et au droit de propriété des Français à l'étranger, ne sont définitifs qu'après avoir été votés par les deux Chambres. Nulle cession, nul échange, nulle adjonction de territoire ne peut avoir lieu qu'en vertu d'une loi."

Depuis 65 ans, loin de donner lieu à critique, cette disposition de notre Constitution a été considérée, à juste titre, comme donnant une force incomparable à notre diplomatie et à notre gouvernement, dans toutes les négociations internationales.

Enfin, maintenant, les hommes qui ont mis bas les armes au nom de la France ont changé tout cela en six mots et sans l'ombre d'une justification. Désormais, dit l'acte constitutionnel No II, le chef d'Etat "négocie et ratifie les traités". Il n'est plus fait aucune réserve, exception ou recommandation. La signature, même secrète, d'un seul homme, suffit pour les traités de paix mutilant notre patrie de la manière la plus cruelle ou abolissant les conditions de vie indépendantes. Ni le gouvernement, ni les assemblées, ni l'opinion publique, n'auront le droit d'exercer le moindre contrôle, soit avant, soit après la ratification d'un tel traité.

D'après ce court exposé, on se rend compte du péril que court l'unité de la patrie française. Ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine que l'ennemi veut lui arracher. Déjà Hitler a fondé à l'Ouest, avec ses cinq départements bretons, un état subissant autonome. Il médite d'incorporer Lille et le nord de la France à un nouvel état débordant sur la Belgique et la Hollande.

La pseudo-constitution de Vichy vise donc à balloigner les traités de l'Alsace, de la Lorraine, de la Bretagne, de la Normandie. C'est pourquoi, fidèles au serment de la Révolution, prêtés par nos aïeux le 14 juillet 1790 au Champ de Mars, serment commémoré le 14 juillet 1889, qui fut aussi la fête de l'alliance franco-anglaise, c'est pourquoi, de Gaulle, et les Français libres qui le suivent, ont jugé qu'il était de leur devoir sacré, pour préserver l'unité de la Patrie et prévenir son démembrement, de refuser d'obéir à un gouvernement usurpateur qui, sans égard à la souveraineté du peuple français, a supprimé d'un trait de plume toutes les libertés qui nous avaient été garanties par l'acte constitutionnel de 1875, et qui semble maintenant n'avoir d'autre objectif qu'une victoire allemande, qui consoliderait son pouvoir.

Étudions maintenant la question du point de vue militaire. En désobéissant à son chef hiérarchique, de Gaulle a-t-il vraiment commis le crime qui lui a valu la privation de sa nationalité de Français, la dégradation militaire, la saisie de ses biens et, finalement, la condamnation à mort par contumace? C'est ce que nous allons voir.

Tout d'abord, le maréchal Pétain est-il libre, au véritable sens du mot? Non. Tout le monde sait que ses actes, ses paroles, ses moindres manifestations sont étroitement dictés, contrôlés, surveillés par le vainqueur. Par toutes sortes de menaces, par coercition, par des promesses fallacieuses quant au sort des deux millions de prisonniers français, on obtient tout ce qu'on veut du vieillard de Vichy. Et si Hitler n'a pas insisté pour obtenir le retour au pouvoir du traître Laval, c'est qu'il a jugé que Darian, moins violent, moins brutal, mais plus souple, plus hypocrite aussi, et tout autant anti-britannique, serait entre ses mains un instrument plus facile à manier. D'ailleurs, l'obéissance du maréchal Pétain aux ordres d'Hitler est un fait tellement évident que ses plus ardens admirateurs ne lui trouvent que cette excuse chaque fois que, en cédant sous la pression de l'ennemi, il inflige une nouvelle blessure à l'honneur de la France: "Il n'est pas libre! Hitler le commande!" Obéir à Pétain, donc, c'est être obéissant à Hitler, et c'est être obéissant à Hitler, il a jugé que son honneur de soldat lui interdisait cette lâcheté. Qui pourrait l'en blâmer?

Mais est-il le seul à avoir refusé d'obéir à son chef? Et le général Weygand ne s'approprie-t-il pas à suivre la même ligne de conduite? Depuis quelques semaines il semble accentuer sa résistance à la politique de collaboration active, tant économique que militaire, que Darian poursuit avec une persévérance diabolique, et qu'il s'est déclaré dé-

terminé à mener à bonne fin, envers et contre tous, dans le dernier discours qu'il a prononcé à la radio. Or, il a terminé ce discours par cette phrase significative: "Je puis affirmer que, dans mes efforts pour aboutir à une union plus étroite avec l'Allemagne, j'ai l'appui complet de mon chef, le maréchal Pétain". Si donc Weygand refuse d'accepter cette collaboration, approuvée et approuvée par le chef du gouvernement de Vichy, le maréchal Pétain, il commet par conséquent, lui aussi, le même crime de désobéissance à son chef hiérarchique qu'on reproche au général de Gaulle, et, en toute justice, il est passible des mêmes peines. Et pourtant, les partisans du gouvernement de Vichy condamnent l'un, mais approuvent l'autre. Étrange, n'est-ce pas?

Jusqu'à présent, personne, même parmi ceux qui ont condamné de Gaulle pour sa prétendue désobéissance, n'a mis en doute ni sa vaillance, ni sa loyauté, ni la sincérité des motifs qui ont dicté sa conduite, pas plus d'ailleurs que sa valeur militaire. Pour témoigner de ces qualités, qu'il incarne à un si haut degré, qu'on me permette de citer deux témoins dont personne, à quelque parti qu'il appartienne, ne pourra récuser la haute autorité: le maréchal Pétain et le général Weygand.

Le premier témoin sera le général Pétain. Le 2 mars 1916, le capitaine de Gaulle, commandant la dixième compagnie du 33e régiment d'infanterie, où il avait, avant la Grande Guerre, servi sous les ordres du colonel Pétain, fut blessé au village de Douaumont, et cité à l'ordre du jour de l'armée par le général Pétain, pour le motif suivant: "Officier renommé pour sa haute valeur intellectuelle et morale. Le 2 mars 1916, au village de Douaumont, alors qu'après un effroyable bombardement l'ennemi attaquait le bataillon de division, a enlevé sa compagnie à la contre-attaque, dans un combat féroce et un corps-à-corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec l'honneur militaire. A été blessé dans la mêlée. Officier de pair à tous égards. Deux blessures antérieures. Deux citations."

Le deuxième témoin sera le général Weygand. Le 2 juin 1940, le général de Gaulle, commandant la quatrième division cuirassée, nommé le plus jeune général de l'armée française pour les succès remportés les 17, 18 et 19 mai autour de Laon, fut cité à l'ordre de l'armée par le général Weygand pour le motif suivant: "Chef admirable d'armée. A attaqué avec sa division la tête de pont d'Abbeville, très solidement tenue par l'ennemi. A rompu la résistance allemande et progressé de 14 kilomètres à travers les lignes ennemies, faisant des centaines de prisonniers et capturant un matériel considérable."

Enfin, le troisième témoin sera le maréchal Pétain. En 1924, le commandant de Gaulle vient de terminer les leçons de la débâcle allemande de 1918 dans un livre dont le titre redeviendra d'actualité et qu'il intitule: "La discipline chez l'ennemi". C'est alors que le maréchal Pétain écrit à l'éditeur de l'ouvrage une lettre qui porte sur le commandant de Gaulle le jugement suivant: "Un jour la France reconnaissante fera appel à lui". Vous lisez bien, c'est clair et c'est signé: Pétain. Dix ans plus tard, le colonel de Gaulle justifiait la confiance que le vainqueur de Verdun avait placée en lui. Le premier, dans le livre: "Vers l'armée de métier", il démontrait que la guerre de mouvement l'emporterait dans l'avenir sur la guerre de masse. Le premier, il assignait aux armées mécanisées et aux engins motorisés le rôle essentiel et décisif dans les combats de l'avenir. Il y a plus: quand on compare le plan de la division cuirassée établie par le colonel de Gaulle en 1933 au modèle de la Panzer division qui a broyé les soldats de la bataille de France, on frémit en constatant que le second correspond point par point au premier: on frémit — et surtout on s'indigne — à la pensée que l'armée forgée par le Reich contre la France, c'est la France qui, la première, aurait pu la forger contre le Reich, et réduire Hitler à la défaite, ou, mieux encore, à la paix par crainte de la défaite. Rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que le général Guédiran, créateur de l'armée mécanique allemande, présente dans ses ouvrages le général de Gaulle comme un précurseur et un maître. Rien d'étonnant à ce que l'ennemi accorde, envers le seul général français qui lui ait résisté victorieusement par deux fois, en mai et juin 1940, une estime égale au mépris secret qu'il éprouve pour les artisans de la défaite. Rien d'étonnant non plus que les paralytiques volontaires qui ont endormi notre armée dans des conceptions paresseuses et périmées poursuivent de leur haine jalouse le jeune chef dont l'oeuvre passée et présente est comme un acte d'accusation dressé contre leur défaillance. Rien d'étonnant enfin que la France se tourne vers celui dont Pétain avait dit: "Un jour, la France reconnaissante fera appel à lui".

Parole étrangement prophétique! Une fois de plus, au cours de sa longue histoire, et dans des circonstances aussi tragiques, la France meurtrie faisait appel à un sauveur. En 1429, la France, envahie par l'ennemi, menacée par les dissensions, était à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le 14 juillet 1941, la France est à la veille de sa perte. Avertie, par ses voix, de la grande misère du peuple français, Jeanne d'Arc quittait l'humble village de Domrémy pour répondre à l'appel de sa patrie menacée de la famine et du démembrement. Enflammée par sa parole ardente, galvanisée par son courage, les Français se rangent autour de la bannière fleurdelisée, ornée de la Croix de Lorraine, de la Pucelle d'Orléans. Et la France fut sauvée! Le

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec
Jean Le BRET

LA GUERRE

Al front russe

Après onze jours d'une bataille formidable qui s'étend de l'Arctique à la Baltique et de la Baltique à la Mer Noire, à travers des nouvelles confuses et enchevêtrées, des dépêches lourdes de réticences ou gonflées de propagande, il est encore bien difficile de se faire une idée générale de la situation. Pour s'initier à la géographie russe, Dvinsk par ici, Pinsk par là, Minsk entre les deux, on ne disposait d'abord que de communications vagues et d'un optimisme diamétralement opposé. Pendant la première semaine du conflit gigantesque les rapports des agences officielles et neutres n'étaient que rêves, fantaisies, exagérations, sans portée ou détails d'une ridicule ironie. Un journaliste allemand

Tout ce qu'on peut tenir pour assuré alors que la bataille immense fait encore rage, c'est que l'armée rouge, hier encore un point d'interrogation, résiste bravement, vigoureusement, sans panique. Elle cherche à opposer des contre-manoœuvres à la tactique allemande. Quand la poussée irrésistible des divisions blindées mécanisées enfonce un point, les Russes laissent passer la trombe et essaient de reformer leur ligne devant l'infanterie motorisée qui suit. Les avant-gardes ainsi isolées et loin déjà à l'intérieur sont exposées à la destruction. Réussir-ils à appliquer et mettre au point une méthode qui paralysera la stratégie nazie et leur permettra une contre-attaque efficace? L'avenir, très prochainement, nous le dira. On ne peut en attendant que

L'ATTAQUE NAZIE



Cette carte de la nouvelle invasion allemande nous parvient par une agence américaine. Mais nous sommes sûrs que les lecteurs du JOUR ont assez d'esprit pratique pour avoir appris à comprendre l'anglais.

mand du bord d'un Stuka télégraphique: "Tout n'est que confusion au-dessous de nous". C'est lui qui devait avoir raison.

Dimanche, le haut commandement allemand publia son catalogue de triomphes, depuis des jours promis et anxieusement attendu. J'admets que dans les campagnes précédentes les communiqués de l'Etat-major nazi ont généralement coté d'assez près la vérité, du moins géographique. Mais je prétends que celui-ci me laisse des doutes. Il est d'abord de ton bien différent: il émane du quartier-général d'Hitler au front; il est écrit d'une main qui n'a rien d'italien; il est non seulement à moitié politique mais tout imprégné de propagande, coupé d'hymnes et d'inraisemblable épopée. Les gains et pertes, surtout en avions, y doivent certainement être pris avec un grain de sel; il n'y est plus question de chiffres "légers" ou "étonnamment réduits", mais simplement "modestes" par comparaison avec la magnitude du combat. Mais en même temps que les Allemands annoncent la destruction de 4.000 avions et de 2.200 tanks russes, les soviets admettent la perte de 850 avions contre 1.500 appareils allemands.

L'attaque nazie principale porte dans la plaine centrale, au nord et au sud des marais du Pripiet, celle du Nord vers Minsk et Moscou, celle du Sud vers Luck, Kiev et l'Ukraine; elle a lieu sur un terrain plat comme un billard, par des champs trop verts encore pour être brûlés, sous un ciel assez clair pour des pilotes même myopes, et par un temps d'été qui durera trois mois.

L'offensive du centre-nord se développa à la manière familière de la pince dont les immenses mâchoires d'acier pouvaient ici pénétrer plus loin et plus largement. Les points

Celle du centre-sud est moins rapide parce qu'il a fallu d'abord enlever la forteresse de Przemysl et que les Russes autour de Luck ont engagé une gigantesque mêlée de tanks.

Quant aux frontières de Finlande, où il y a autant de lacs que de trous dans un fromage de Gruyère, et de Roumanie où il y a la barrière du Pruth, les deux figurants alliés n'ont fait que peu ou rien.

Il apparaît évident que le premier objectif allemand est l'armée russe elle-même. La diviser, la couper, la rogner, la tronquer, la mâcher, la désorganiser au point qu'elle ne puisse plus se réorganiser, tel est le but à atteindre.

suivre avec angoisse, du mieux qu'on le peut, les péripéties formidables de ce combat de titans, qui ébranle toute la contrée comme aux temps préhistoriques les corps à corps monstrueux des ichthyosaures et des mastodontes.

La bataille d'Angleterre

Depuis la mi-mai, l'Angleterre jouit d'un répit dans les assauts sauvages de la Luftwaffe, marqué seulement çà et là de quelques bombardements locaux et restreints.

Par contre la R.A.F. multiplie et développe depuis le début de juin ses expéditions contre la côte française d'invasion et les régions industrielles de l'Allemagne occidentale, qu'elle bombarde maintenant presque quotidiennement, de jour comme de nuit. Elle envoie maintenant à l'attaque de puissantes vagues successives de bombardiers, d'une envergure comparable à celle des armadas boches qui tentèrent de conquérir l'Angleterre l'automne dernier, et protégées d'escortes nombreuses d'avions de combat.

Au cours des assauts diurnes en juin sur les côtes de la Manche et à l'intérieur de la France occupée, les Anglais ont descendu 168 appareils allemands en n'en perdant que 68. Ils ont démolis des aérodromes, des batteries, des chemins de fer, des quais et des ponts. Ils ont incendié la grande centrale électrique de Comines près de Lille, et des arsenaux et ateliers aux environs de Béthune. Et de jour en jour la résistance ennemie à ces attaques se faisait plus faible; il arriva même qu'on ne put au retour compter au tableau de chasse aucun Messerschmidt, parce qu'il n'en apparut point pour combattre l'assaillant.

Le Maréchal de l'Air Douglas, commandant des escadrilles de chasse, ne s'y trompe pas. Il sait que la crème de la Luftwaffe est allée tomber sur les rouges, en Russie. Mais il n'hésite pas à en tirer tout le parti possible.

Bien que la R.A.F. ait commencé aussi des raids de jours sur l'Allemagne, ce sont encore les puissants raids de nuit qui atteignent la plus grande efficacité. Ils ont été multipliés presque sans interruption sur les ports et chantiers de Hambourg, Kiel, Brême, Oldenburg, Borchum, sur la région industrielle de la Ruhr et les usines rhénanes à Duisbourg, Duesseldorf et Cologne.

A l'inverse des Anglais, qui admettent les dégâts causés chez eux, les Allemands préfèrent rester muets sur les effets dévastateurs de ces

Ces commentaires sur les grands événements de la semaine ont été rédigés tout spécialement pour les lecteurs du JOUR d'après les meilleures sources d'informations canadiennes et américaines.

bombardements répétés. Cependant des rapports de plus en plus révélateurs filtrent toujours qui viennent confirmer la terrible efficacité des attaques britanniques.

On sait notamment que Hambourg est aujourd'hui virtuellement pulvérisée. Les immenses chantiers maritimes y sont démolis qui ont construit en temps de paix des navires géants comme l'Europa, le Bremen, le Majestic ou le Leviathan, et en temps de guerre le puissant Bismark, des croiseurs et des destroyers. En ville, la Bourse, les banques, le palais de l'industrie, les grands magasins, les théâtres ont été détruits ou incendiés. Les grandes artères commerciales sont éventrées. Des aqueducs et des égouts ont crevé qui ont inondé les abris. Les victimes ont été nombreuses. Les gares sont camouflées. Des palissades s'élèvent rapidement autour des maisons bombardées et en ruines. On y peut voir affiché le dernier slogan: "Pour tout ceci, nous devons remercier notre fœhrer!"

Mais l'Angleterre ne laisse pas s'endormir sa vigilance. De récentes manoeuvres militaires en Ulster indiquent même qu'elle s'attend à une invasion de l'Irlande, et d'après les résultats de cette répétition générale, il apparaît bien qu'il n'est pas grand-chose qu'on puisse faire pour l'empêcher.

Le thème de la manoeuvre était basé sur un débarquement ennemi réussi en Eire neutre. L'envahisseur était supposé attaquer ensuite l'Ulster pour s'emparer d'imaginaires usines de guerre autour de Belfast. Les conditions probables de la bataille furent reproduites aussi approximativement que possible, y compris la part qu'y prendrait la cinquième colonne. Conclusion: la défense serait très difficile.

Les colonnards n'ont d'ailleurs pas besoin d'être imaginés en Eire. Le pays est encombré d'Irlandais croulés dans une tradition périmée et qui haissent encore l'Angleterre. La frontière d'Ulster est large ouverte. La légation allemande à Dublin (!!!) a envoyé des observateurs aux manoeuvres; ils ont noté librement et prendre des notes sur les armements et les tactiques britanniques. "Nous sommes entourés d'espions, et nous le savons", disait un officier de l'Etat-major, "mais qu'y faire?"

Qu'en pensez-vous, M. de Valera?

Ailleurs

Par comparaison avec le tintamarre de série mondiale que fait la titanique bataille germano-russe, la campagne de Syrie fait figure d'un match rural de cricket, qu'on suspend pour le lunch et le thé. Avec Damas prise, Palmyre encerclée et Beirut vacillante, avec une poussée en progrès vers l'aéroport et le noeud de routes de Homs, il semble bien que le match sera bientôt gagné par l'équipe anglo-fran-

çaise libre de Sir Henry Wilson.

En Ethiopie, se vérifie l'axiome qu'une campagne gagnée n'est pas nécessairement finie. Les Italiens s'étaient cramponnés à quelques postes isolés pour occuper encore des forces britanniques. Addis Abeba était tombée le 6 avril. Le dernier port érythréen de la Mer Rouge, Assab, n'a été enlevé que deux mois plus tard. Et ce n'est qu'après douze semaines que les Alliés viennent de s'emparer de la forteresse de Jimma, faisant 8.000 prisonniers dont onze généraux. Restent encore à nettoyer le territoire au nord du Lac Tana, où se trouvent dix mille Italiens d'Italie, et deux régions au sud avec six mille fascistes.

Swastikroisade

Le Gengis-Khan du vingtième siècle a essayé de donner à sa guerre de conquêtes l'appel émotif d'une croisade. Par le canal de la propagande nazie, Hitler a demandé à chaque pays "ami" d'Europe de lui envoyer une légion comme un symbole dans la lutte "sainte" pour libérer le continent du communisme.

Six nations ont déjà répondu à l'appel et se sont rangées aux côtés de l'Allemagne contre la Russie: l'Italie, la Hongrie, la Roumanie, la Finlande, la Slovaquie et la Croatie. En Espagne, la phalange a commencé à recruter des volontaires. Le Danemark a rompu avec Moscou, interdit le seul journal socialiste de Copenhague et organisé la chasse aux communistes. Un régiment du Nord, composé de qu'ilz norvégiens et danois, combat au front finnois. Un régiment d'Ouest, formé de nazis hollandais et belges, est arrivé en Finlande, dit Berlin. Vichy aussi a rompu avec Moscou. La Suède a accordé à l'Allemagne le droit de passage pour les divisions boches de Norvège en Finlande.

Si le Portugal se tâte, la Suisse reste, elle, traditionnellement neutre. La Turquie semble repousser les perfides accusations nazies contre les soviets; si elle a accédé à la demande de Vichy d'accorder refuge à ses troupes de Syrie, c'est à la condition seulement qu'elles soient préalablement désarmées.

Si une grande partie de l'Europe s'est ainsi, du moins nominale, laissée enrôler dans la croisade sanglante d'Hitler, c'est surtout par la peur, la terreur qu'inspire une Allemagne monstrueuse, dominant le continent et ses gouvernements fantoches.

Il est une autre Europe, celle des neuf gouvernements en exil, celle des réfugiés et des otages qui est encore civilisée, celle des ouvriers et des paysans asservis; et cette Europe-là est encore en guerre contre l'Allemagne. Il n'y a qu'une personnalité en Europe qui aurait pu appeler le petit peuple à une croisade, et ce n'est pas Hitler. Il est partisan d'une guerre

ler, c'est le Pape. Or, le Saint-Père vient de parler deux fois, et il n'a pas pris parti.

Après que le Pontife romain eut dimanche radiodiffusé au monde entier un éloquent sermon à l'occasion de la fête de Saint-Pierre, l'Axe a du abandonner tout espoir que le Saint-Siège endosserait la nouvelle guerre germano-russe comme une croisade contre le communisme. Le Saint-Père n'a même pas fait mention de la bataille gigantesque qui vient de se déclencher, s'en tenant strictement aux points de vue religieux et moral, il a, en termes émouvants, exhorté les fidèles à la résignation et à la patience. "Si un Dieu de justice et de charité", a-t-il dit, "permet que les peuples soient accablés de tant de souffrances et d'horreurs, c'est que la Providence juge des événements en proportion de l'éternité; il faut s'incliner devant sa volonté et attendre à son heure le retour de la paix et de la justice".

En fait, le Saint-Siège a refusé sa sanction au mouvement de l'épiscopat catholique allemand en faveur d'Hitler. Il n'a pas voulu faire prêcher chez les peuples nazifiés la guerre sainte contre les soviets.

Pas de Pierre l'Ermite! la croisade reste laïque; ce sera une swastikroisade!

Grande-Bretagne Nominations

Le Premier Ministre britannique a placé un nouveau général pour commander en chef dans la bataille vitale et critique de la production sur le front intérieur. De Ministre d'Etat, Lord Beaverbrooke est fait Ministre des Approvisionnements. On compte que le dynamique éditeur canadien renouvellera dans la production des tanks et autres équipements les miracles d'organisation qu'il accomplit à l'aéronautique.

Sir Andrew Duncan retourne au "Board of Trade", ou ministère du commerce, et le capitaine Oliver Lyttleton, un des plus brillants espoirs d'une administration jeune, est fait ministre d'Etat pour représenter le cabinet de guerre au Proche-Orient, avec résidence au Caire. Il s'y occupera au nom du gouvernement britannique de la direction diplomatique et politique de la guerre d'Orient, information, économie, finances, administration des territoires occupés et relations avec les forces françaises libres et le Négus d'Abyssinie.

En même temps, le général Sir Archibald Wavell est transféré au commandement militaire des Indes, tandis que le général Sir Claude Auchinleck le remplace à la tête des armées impériales au Proche-Orient. Peu connu du grand public, Sir Claude, Ecossais âgé de 57 ans, avait dirigé l'an dernier le siège de Narvik, puis l'organisation de la défense côtière de l'Angleterre. Il est partisan d'une guerre

défensive active et mobile, par des contre-attaques et des coups de surprise.

La Radiolocation

Le 17 juin dernier, parce qu'on avait besoin de milliers de techniciens de la radio pour opérer les nouveaux appareils de radiolocation, la Grande-Bretagne a révélé l'existence et le fonctionnement de la première arme secrète de cette guerre qui se soit montrée vraiment effective. On l'appelle le "radiolocator", et on s'en est servi avec un succès croissant depuis le début des hostilités pour signaler et repérer l'approche des avions ennemis à une certaine distance, même dans l'obscurité ou la brume.

Il a été fait de temps en temps allusion à son emploi contre les bombardiers de nuit, mais ce fut l'un des secrets les mieux gardés de la guerre. On ne désaimait même le système que par trois lettres convenues, pour ne pas en divulguer le nom.

Le Maréchal en chef de l'Air, Sir Philip Joubert de la Ferté, a déclaré à son sujet: "Cet ingénieux appareil a rendu de si précieux services que des observateurs des Dominions ont pu constater que la bataille d'Angleterre a été gagnée par les chasseurs de la R.A.F. et leurs radiolocaliseurs".

Lord Beaverbrooke, dans un rapport radiodiffusé pour le recrutement de techniciens américains et canadiens, a comparé l'appareil au Coq d'Or de l'opéra de Rimsky-Korsakoff, qui pousse ses cocoricos pour signaler l'approche de l'ennemi.

Le commodore de l'Air George C. Pirie, attaché britannique à Washington, qui a lancé la campagne de recrutement aux Etats-Unis, a dit du nouveau système qu'il était "peut-être le plus spectaculaire développement scientifique de cette guerre".

Pour le service des appareils de radiolocation, il faut des hommes de 18 à 50 ans, avec une certaine formation professionnelle et spécialement entraînés, qu'on enrôle dans un corps technique civil et non combattant. L'engagement est pour trois ans, ou pour la durée de la guerre si elle est plus courte; il comporte les voyages gratuits, le port d'un uniforme similaire à celui de la R.C.A.F., un salaire de 24 à 38 dollars par semaine avec pension, logement et assurance. En trois jours le consulat britannique de New York, qui s'occupait du recrutement, reçut 1,565 candidatures de 37 états.

Le radiolocaliseur a été découvert en 1935 par un Ecossais, Watt, conseiller technique au ministère de l'Air, connu pour ses patientes recherches en radio et météorologie. Un autre spécialiste, Elwell, ingénieur de l'université de Stanford, vint dès avant la guerre en Grande-Bretagne surveiller l'installation de tours, hautes de 237 pieds, d'où sont émises les ondes ultra-courtes utilisées par les radiolocaliseurs.

Le fonctionnement exact de l'appareil est encore naturellement un secret militaire. Le radiolocaliseur s'emploie au sol ou à bord des avions de combat. Tout avion ennemi qui vient voler dans les nappes d'ondes, émises par les tours ou les avions britanniques, y intercepte et réfléchit ces ondes courtes, et les ondes ainsi réfléchies, à la façon des rayons lumineux ou sonores, sont renvoyées à des récepteurs ou appareils d'écoute extrêmement sensibles, installés eux-mêmes au sol ou à bord des avions de chasse.

Par des recoupements appropriés, l'ennemi révèle ainsi automatiquement sa position.

Allemagne Crise interne

Hitler a probablement déclaré la guerre à la Russie pour deux sortes de raisons, les unes stratégiques, les autres domestiques.

Alors qu'allait s'ouvrir la nouvelle campagne, le chef de la Gestapo, Heinrich Himmler, venait de soumettre un volumineux rapport sur l'espionnage et le sabotage communistes, destiné à convaincre les boches que les troubles intérieurs dont souffrait le Reich étaient inspirés par Moscou. Les rouges n'étaient peut-être pas tout à fait innocents, mais la vérité c'est que l'Allemagne fermentait d'un mécontentement spontané.

On peut en juger par les faits suivants, récemment rapportés par un correspondant de la revue "Time", qui séjourna chez les nazis jusqu'à ces dernières semaines. L'Allemagne serait devenue maintenant une dictature militaire, et les chefs politiques du nazisme disparaissent ou s'effacent progressivement. Le leader des ouvriers, Robert Ley, sait que son règne est fini. On a encore donné au chef de la propagande, Goebbels, une chance de montrer ce qu'il peut faire dans le nouveau régime, mais toutes les figures secondaires du parti sont éliminées. Karl Boemer, directeur des journaux et porte-parole du ministère de la propa-

gande aux conférences de presse, a disparu depuis environ trois semaines. Au lendemain de l'envoie de Rudolf Hess, la police a arrêté au nord de Berlin vingt plaines camions de suspects, dont beaucoup portaient l'uniforme des gardes d'élite.

Hitler a, dit-on, perdu contact avec le peuple; il n'accepte plus d'avis si ce n'est des généraux. Même les plus hauts fonctionnaires du Reich se voient refuser audience. Ce n'est que rarement et sur des sujets d'importance exceptionnelle qu'ils réussissent, après plusieurs semaines d'efforts, à se faire recevoir par le fœhrer, et ce n'est alors le plus souvent que pour l'entendre rager et débâiller. Adolf est persuadé que chaque boche, ou presque, l'approuve encore fanatiquement. Il n'est personne qui oserait attirer son attention sur les signes de dissatisfaction chez le peuple.

Or, le peuple a trois principaux griefs: le rationnement, l'excès de travail et la guerre. Hitler n'en sait rien; il arrive qu'on donne congé aux ouvriers d'une usine qu'il va visiter et qu'on les y remplace pour ovationner le fœhrer par des gens sûrs recrutés spécialement.

L'hiver et le printemps derniers, on pouvait voir presque chaque jour sur les murs de Berlin des inscriptions comme celles-ci: "Vive Churchill! — Les rouges gagneront — A bas Hitler, le meurtrier."

Hess connaissait mieux que personne le mécontentement en Allemagne, car c'est lui qui recevait directement tous les rapports sur le moral des civils, l'équivalent allemand des polls Gallup. Les exigences nazies furent présentées à la Russie trois jours avant la fuite de Hess, et c'est leur connaissance qui détermina probablement son aventure. Il voulait sans doute conjurer les Britanniques de proposer la paix; les persuader que si la Russie acceptait les conditions allemandes, le Reich pourrait alors déchaîner sur eux un assaut furieux, final et victorieux, par tout l'Empire; les convaincre aussi qu'un agrément germano-russe équivalait à une alliance virtuelle qui détruirait le monde anglo-saxon et anticomunisme.

Hess était sûr que si la Russie refusait les exigences nazies, Hitler lui déclarerait la guerre. Et il craignait qu'alors, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis poursuivent leur lutte sur le front ouest, le Reich aille sombrer à l'Est. Et cette alternative aussi dans son esprit de vouloir implanter en Europe le communisme qu'il déteste.

L'erreur de Hess fut de croire que l'Angleterre redoutait plus le communisme que le nazisme. Ce temps est passé. La Grande-Bretagne sait maintenant à quoi s'en tenir et ne se laissera plus duper.

Atout Pique

Dans la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie on peut relever un signe que le plan nazi a été déjoué: c'est qu'Hitler a jugé nécessaire de revenir sur ses pas et d'attaquer les soviets avant que ses buts de guerre dans l'Ouest de l'Europe n'aient été atteints.

On ne peut qu'attribuer à une faiblesse mentale, morale ou matérielle le fait qu'il ait assumé un risque qui n'aurait pas autrement été indispensable. Ce qu'Hitler a fait le 22 juin, ce qu'il compte faire dans l'avenir, il l'avait annoncé en 1934 à Hermann Rauchnig qui le publia en 1939.

Le fœhrer lui avait dit alors:

"Je ne serai peut-être pas capable d'éviter une alliance avec la Russie. Ce sera mon atout. Ce sera probablement le plus grand risque de ma carrière... Mais même une alliance ne m'empêchera jamais de revenir délibérément sur mes pas et d'attaquer la Russie aussitôt que mes desseins dans l'Ouest auront été accomplis... Nous gagnerons alors la victoire de la race germanique consciente sur les masses éternellement vouées à la servitude et à l'obéissance. Nous seuls, Allemands, pouvons conquérir le continent, et cette conquête nous la ferons seuls, sans l'assistance de Moscou. C'est notre combat; il nous ouvrira la voie vers la maîtrise permanente du monde."

C'est, en effet, au monde que Hitler a déclaré la guerre. Il faut être aveugle pour ne pas s'en rendre compte et prétendre encore s'isoler ou s'en accommoder. C'est Hitler le monstre ou le nazi, l'atout pique, par tous les mythes nazis.

L'ANGOISSE DES TURCS...



...OU LA NEUTRALITE PRÉCAIRE

Un Bon Whisky—
JOHNNIE WALKER
BORN 1820, STILL GOING STRONG
Distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse

À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE avec Jean Le BRET

Russie

Notes d'actualité

L'Union des républiques socialistes soviétiques, l'U.R.S.S., est le plus grand pays du monde; elle couvre en Europe et en Asie une superficie de 8,620,000 milles carrés.

Un recensement tenté en 1937 devint si embrouillé qu'il fallut y renoncer. L'année suivante on dénombre 170 millions et demi d'habitants. Après les acquisitions territoriales de la Russie de 1939 à 1941, la population totale peut être évaluée à 192 millions et demi. Il y a au pays des soviets 49 nationalités reconnues. Les Russes proprement dits forment 58.4 pour cent de la population de 1939. Staline lui-même est un Géorgien du Caucase.

D'après la constitution de 1936, le pouvoir politique appartient nominativement au soviet suprême de l'Union, qui comprend deux chambres. Le parti communiste est le seul qui soit officiellement reconnu et qui ait une existence légale.

En fait le système politique des soviets a été tiré du chaos révolutionnaire par Lénine, dont le succès fut dû surtout à son art de manier des subordonnés compétents mais jaloux. Après la mort de Lénine en 1924, l'histoire politique des soviets se résume à une longue lutte entre Staline et Trotsky. On peut juger de l'atmosphère du régime de Staline par la purge de ses ennemis qu'il pratiqua en grand. C'est ainsi qu'à un journal de Londres, qui demandait à son correspondant de Moscou ce que les Bolchevicks pensaient de la purge nazie de 1934, celui-ci put répondre: "Les soviets considèrent la purge bolche avec tout le dédain d'un marchand de gros pour le détail".

Les buts principaux du gouvernement soviétique ont été:

1 — Socialiser l'agriculture; il y a réussi presque totalement dans les régions du blé, au prix d'une famine et de l'arrestation de quelques millions de récalcitrants; 2 — Rendre le pays capable de suffire à lui-même au point de vue industriel; en cela il n'a réussi que d'une façon variable et selon les courants politiques. L'effet des grandes purges de Staline de 1936 à 1939 se fait encore sentir en ce que les gens les plus capables n'ont accepté de responsabilités.

Le paysan cherche à adapter au système collectif ses aspirations instinctives. L'ambition de l'ouvrier des villes est d'élever sa famille et d'acquiescer un peu de confort, en dépit de salaires modestes, de prix élevés, de denrées rares et de l'incroyable encombrement des logis.

Depuis 1936, Staline s'est livré à de nouvelles expériences sociales. Il a interdit l'avortement, offert des primes aux familles nombreuses, rendu le divorce moins facile et obligé les parents à élever convenablement leurs enfants.

Les Russes sont encore de grands buveurs. Le caractère national est encore profondément mystique, passant de la dépression à l'enthousiasme, mais toujours ferme dans l'épreuve. L'éducation, quoique strictement marxiste, a éveillé l'intelligence populaire; tous les voyageurs qui ont parcouru le pays depuis quelques années s'accordent à dire qu'ils ont partout entendu des discussions politiques aussi vives qu'interminables.

Même au temps des tsars, la conscription fournissait à la Russie de bons et braves soldats. Sous le régime soviétique, le conscrit revenait à son village avec le prestige d'une meilleure instruction et d'une expérience plus étendue que celle de ses voisins. Reste aux chefs actuels de l'armée à prouver qu'ils sont plus aptes à l'organisation et au commandement que ne le furent leurs prédécesseurs, les officiers impériaux de l'autre guerre.

Notes archéologiques

Tandis que les soviets sur leur front d'Ouest faisaient face au conquérant nazi et à sa formidable machine de guerre, des archéologues au loin, dans le Turkestan ou à Samarcande la tombe d'un autre conquérant des âges révolus, Tamerlan.

Ce descendant de Gengis-Khan avait au 14ème siècle étendu son empire mongol jusqu'au delà du golfe Persique et sur presque toute l'Asie occidentale. Il avait conquis Delhi, Damas, Alep, Ankara. Il était en 1405 à la veille d'envahir la Chine quand une fièvre l'emporta.

Aux dires de récits contemporains, son corps fut embaumé de musc et d'essence de roses, drapé de lin fin, habillé d'une somptueuse robe de brocart d'or et déposé dans un cercueil d'ébène.

Sous une pesante dalle de marbre, on a trouvé le sarcophage. Sauf la tête, le squelette y était bien conservé, et les savants purent vérifier que la philologie avait raison. Il parait, en effet, que le nom de Tamerlan, qui fit trembler des peuples, vient de Timur Leuk, ou

Timur Leng, soit Timur le boiteux. Et la jambe droite du squelette était bien plus courte que la gauche.

Extrême-Orient

Pour aider la Chine

A travers le Pacifique des cargos américains transportent vers la Chine des hommes et du matériel pour renforcer la résistance du gouvernement de Chiang Kai-shek. Des centaines de jeunes volontaires yankees sont en route pour aider en Extrême-Orient au combat des démocrates. Ce sont des experts, des mécaniciens, des instructeurs, des pilotes, des spécialistes, les uns poussés par l'apostolat de la liberté, les autres par simple goût d'aventures.

Parmi eux, l'originale figure de Dan Arnette, encore un peu hagar sous l'effet de toutes les piquettes possibles de tous les vaccins imaginables, mais débordant d'enthousiasme. Ce vétéran de l'autre guerre, qui fut professionnel du football, chauffeur de taxi et briseur de grèves avant de fonder à New York le "Terminal Taxicab System", est assez jeune encore à cinquante ans pour avoir patriotiquement loué ses services à l'oncle Sam pour un dollar par an. Et M. Hopkins lui a confié l'un des postes les plus importants du front démocratique: la mission de réorganiser le trafic par camionnage sur la route de Burma.

D'autre part, une mission militaire américaine, qui inspectait depuis des semaines en Chine les bases aériennes, en jouant à cache-cache avec l'aviation japonaise, a terminé sa documentation et s'en revient avec son rapport et ses plans.

Des Curtiss P-40 survolent déjà les Monts Himalaya. Des centaines d'autres avions de combat sont en voie de construction pour être livrés bientôt. Des provisions de contrôle sont arrivées, d'autres en route. Sur les lignes d'assemblage de la "General Motors", des camions militaires lourds se succèdent; deux mille d'entre eux seront affectés au transport par la route de Burma; d'autres suivront. Les Etats-Unis ont aussi envoyé en Chine l'équipement complet des ateliers de réparations pour le service aux stations de la voie stratégique; ils ont aussi expédié des secours médicaux et du matériel pour la construction de routes. On enverra ensuite des stocks de munitions et des rails pour un chemin de fer de Burma au Yunnan.

Toute cette assistance réveille à Chungking les espoirs des vaillants défenseurs. Mais à Washington les délégués chinois n'ont encore pu s'assurer la fourniture des bombardiers qu'ils voudraient. Depuis quatre ans, disent-ils, les Japonais ont semé le désastre et la mort sur les populations civiles de Chine. Ce serait maintenant le moment de pouvoir bombarder à leur tour les installations industrielles japonaises de guerre. Un bombardier en Chine équivaldrait à dix en Angleterre, et chaque bombardement sur les îles nippones contribuerait effectivement à rendre mieux protégée la porte de derrière de l'Empire britannique.

La Chine, disent encore les délégués, a aussi un besoin urgent d'avions de transport pour amener rapidement de Birmanie ou des Indes les matières nécessaires d'urgence.

Washington en convient; mais les ordres anglais ont la priorité.

Au Pacifique

Les Etats-Unis y poussent activement leurs préparatifs.

De nouvelles entreprises de travaux avec leur équipement sont en route pour Guam, pour y hâter l'achèvement d'une puissante base aérienne, à 1,500 milles seulement de Yokohama.

A Wake, de nouvelles pistes d'atterrissage sont établies autour de la lagune. Aux îles Midway, une nouvelle piste est finie et attend les avions. Un énorme hangar neuf est à leur disposition. On achève la construction d'une piste plus grande encore pour l'envoi des gros bombardiers, qui pourront atteindre jusqu'au cœur du Japon.

Avec tous ces relais comme mailles, les Etats-Unis sont en train de forger une chaîne autour de l'Empire nippon.

Depuis des mois, des flottes d'hydravions américains sont venues s'amarrer en Orient. Il y a de centaines de bombardiers Martin et de chasseurs Curtiss aux Indes néerlandaises. Les hangars de Lockheed Hudsons et de Brewster Buffalo.

Amiraux et généraux japonais savent ce qui se prépare. C'est à proprement le genre de lutte silencieuse que leur pays a toujours pratiquée. Il n'y a plus guère que les Américains eux-mêmes qui ne conçoivent pas encore que la ba-

FRANCE

MEMORANDUM

Alors qu'au Canada, où presque un tiers de la population est d'origine française, il n'y a pas encore d'organe officiel du mouvement des Français libres, celui-ci publié à Santiago du Chili, où la colonie française est bien moins considérable, une revue qui s'appelle "Pour la France Libre", à laquelle j'ai emprunté la suggestive comparaison qui suit. Bien que parue depuis quelques mois, elle est toujours d'actualité.

Après avoir signé...

a) Toute la France continentale pratiquement occupée ou contrôlée, avec plus d'uniformes ici et moins là, l'ennemi, en fait, commandant partout et vidant tout le pays.

b) Nos plus belles unités détruites, une partie de notre flotte immobilisée (Richelieu à Dakar, Béarn à la Martinique), une autre désarmée à Alexandrie, le reste continuant vaillamment la lutte aux côtés de nos Alliés.

c) Le gros de notre aviation livré à l'ennemi. Des centaines d'appareils neufs abandonnés à la Martinique, nos aviateurs de Syrie refusant de livrer leur matériel à la commission italienne, quantité d'avions d'Afrique du Nord se rendant à Gibraltar, les uns — pilotes par des Allemands neutres — pour y bombarder nos Alliés, les autres, pilotes par de vrais Français, pour se joindre à eux.

d) Tout notre matériel de guerre livré à l'ennemi, notre armée réduite à une simple force de police sous le commandement de l'ennemi.

e) Plus même la libre communication avec notre Afrique du Nord en Méditerranée, les Italiens mercant Alexandrie et Suez et contrôlant Beyrouth. Les Allemands en Roumanie, s'emparant d'intérêts français considérables et menaçant les Dardanelles, la Yougoslavie encerclée et le reste des Balkans intimidé. Tout pavillon français disparu des Oréans et la Lati-Condor prenant la place de l'Air-France.

f) Les Italiens surveillant au moyen de leurs commissions Tunisi, Beyrouth et Djibouti et les Allemands tenant leurs vues sur l'Afrique Occidentale et Equatoriale, tandis que l'Espagne convoite notre Maroc.

g) L'Empire bloqué et disloqué, l'Afrique du Nord, l'Afrique Occidentale, la Syrie et notre Somalie contrôlées par l'ennemi, l'Indochine livrée à ses propres forces pour faire face à l'invasion japonaise et à la menace siamoise, Madagascar, les Antilles et la Guyanne isolées, le tout croulant sous la ruine économique, sauf l'Afrique Equatoriale, courageusement à la tête du mouvement libérateur.

h) Un Gouvernement asservi à la volonté du vainqueur, contraint de transmettre à la Nation et à l'Empire des directives de politique intérieure ou extérieure marquées du sceau inéquivoque du Maître, la porte fatalement ouverte à tous les abandons et à toutes les déchéances ultérieures.

i) Pis que tout, une fiction de gouvernement égarant l'opinion mondiale sur les vrais sentiments de la France et l'opinion française sur ses vrais devoirs, la Nation et son Empire paralysés, en proie à la plus déprimante des crises morales, les consciences atrocement déchirées entre l'appel des gouvernants du moment et l'appel puissant de la France de toujours.

Si nous n'avons pas signé...

a) Toute la France continentale vraisemblablement occupée mais l'ennemi y assumant la pleine responsabilité de ses actes.

b) Notre puissante flotte intacte, continuant à assurer la sauvegarde et l'intégrité de l'Empire et le lent étranglement de l'ennemi, en attendant de participer aux opérations offensives de libération de la France.

c) Une aviation regroupée en toute tranquillité dans l'Empire, chaque jour plus puissante grâce aux envois croissants de l'Amérique, notre vaillant corps d'aviateurs infligeant à l'ennemi, depuis des bases sûres, des pertes de plus en plus sévères.

d) Une grande partie de notre armée métropolitaine reconstituée en terre africaine, nos impatientes armées d'Orient et d'Afrique dans la plénitude de leur puissance.

e) De Gibraltar à Suez, aux Dardanelles et à Corfou, clef de l'Adriatique, la Méditerranée et toutes ses issues sous le contrôle incontesté des Alliés. Tout le Proche-Orient en un bloc allié influant puissamment l'URSS et les Balkans. Nous sillonnons librement tous les Océans et l'Air-France maintiendrait toutes ses routes mondiales.

f) Les Alliés dominant vraisemblablement la totalité du Continent Noir, dont les Italiens auraient été aisément éliminés, vu leur liaison précaire avec la Péninsule, même après notre défection. Nous serions à Tripoli et à Addis-Abeba.

g) L'Empire libre, uni et agrandi, débarrassé de toute menace africaine, siège du Gouvernement et centre de résistance de toutes les forces françaises, vivant une vie intense, avec une économie au rythme toujours plus accéléré.

h) Un Gouvernement libre, en terre française libre, respectueux de ses engagements, d'inspiration et d'action purement françaises, dirigeant en toute indépendance les destinées de la nation suivant ses traditions d'honneur; un gouvernement et un peuple unis, forçant l'admiration du monde et le respect de l'ennemi.

i) 100 millions de Français, grandis par l'épreuve, communiant dans une même volonté de vivre et une même foi en notre avenir, galvanisés par une même résolution de vaincre.

taille du Pacifique a commencé. Des petits communiqués parsemés dans leurs journaux passent presque inaperçus entre les flamboyantes nouvelles des autres théâtres de guerre.

Chez le Mikado

Comme jadis au guignol des Champs-Élysées un affriolant spectacle de marionnettes vient d'avoir lieu à Tokyo.

M. Wang Ching-wei, président-pantalon de la Chine envahie, s'y rendit en visite pour recevoir l'ovation dont il a rêvé toute sa vie, et pour laquelle il a sacrifié la mémoire de son maître Sun Yat-sen, a trahi la confiance de ses compatriotes et immolé ses principes.

A Nankin, sa capitale, M. Wang ne peut circuler qu'entre deux haies de gardes hérissées de baïonnettes. A Tokyo, il put être salué sur le chemin de son ambassade par les vivats "spontanés" de cinquante mille nippons, dont l'enthousiasme de commande était réglé à la manière fasciste.

Au lendemain de son arrivée, il était reçu par l'Empereur. L'audience dura trois heures. Ce fut pour M. Wang, très ému, le jour de gloire. On dit que son attitude fut très convenable, c'est à dire plate à souhait. Pendant ce temps un orateur expliquait à la radio nipponne que le visiteur-marionnette était venu prendre contact avec la politique nationale japonaise et purifier ses propres convictions, tandis que le gouvernement impérial démontrait solennellement au monde son respect de l'indépendance et de la souveraineté de la Chine.

C'est aussi touchant qu'idiot. Comment croire que cette cérémonie puisse influencer la Chine libre de Chungking?

Du ministre des finances de Nankin, M. Chou, vient l'explication de ce voyage et de sa mise en scène. M. Chou espère du Japon qu'il étende au Nord et au Sud le

régime du gouvernement nationaliste et traite de Chine, qu'il contrôle moins les affaires et qu'il accapare moins l'industrie et le commerce, en un mot qu'il laisse les petits copains faire de plus gros profits.

Ce n'est pas tout à fait aussi pur que les intentions affichées par M. Wang.

Tokyo entre l'arbre et l'écorce

Aux yeux d'une nation qui se figurait avoir tout appris du monde moderne en moins de trois quarts de siècle, la situation internationale apparaît tout à coup à Tokyo singulièrement compliquée.

Le Japon vient de subir son échec diplomatique le plus retentissant depuis des années: le refus pur et simple des Indes néerlandaises de reconnaître les "droits" nippons sur ses richesses est une claque en pleine face. Les préparatifs américains dans le Pacifique l'inquiètent. Et voici que deux grandes nations, avec lesquelles Tokyo a récemment conclu des pactes solennels d'amitié et de neutralité, l'Allemagne et la Russie, sont aux prises.

Qu'il le veuille ou non, le Japon est bien forcé de reconnaître que sa diplomatie ambiguë l'a placé dans une situation délicate. Par le pacte tripartite de l'Axe il s'est obligé à assister l'Allemagne, si l'Allemagne est attaquée par une nouvelle puissance qui n'était pas encore formellement en guerre. Par le récent traité de neutralité avec Moscou, il doit rester neutre si la Russie est attaquée.

Rester neutre dans les circonstances présentes, c'est donc admettre que l'Allemagne est l'agresseur. Et ce n'est pas flatteur de reconnaître publiquement cette lourde responsabilité de son allié.

Le dilemme est troublant, si troublant qu'après plus d'une semaine de tergiversations le Japon

n'a pu encore décider son attitude. Le Cabinet s'est réuni, séparé sans conclure, réuni encore; il n'est jusqu'ici rien sorti de ces palabres si ce n'est de vagues promesses d'un futur communiqué sur une politique précise et ferme qu'on attend toujours.

Les agences nipponnes de nouvelles nous assurent à l'avance que la déclaration espérée du gouvernement de Tokyo fera ressortir son amour de la paix et sa détermination de poursuivre sa chimère: l'ordre nouveau d'Asie orientale.

Ce qui met surtout sur la sellette le prince Konyé, M. Matsuo et leurs acolytes c'est qu'il n'est personne parmi eux qui ose pronostiquer le vainqueur de la bataille germano-russe. Que voulez-vous qu'ils fassent en un doute si cruellement embarrassant?

Echos

La dureté des temps a amené en France une recrudescence des activités et une vaste augmentation des effectifs de l'honorable corporation des ramasseurs de mégots. Dans chaque ville et village on peut en voir par centaines scrutant les trottoirs et guettant les fumeurs.

Des ramasseurs bénévoles sont même sollicités de porter le produit de leurs récoltes chez les petites sœurs des pauvres, qui récupèrent et nettoient le tabac pour le revendre.

Hervé Alphand, attaché financier français à New York, a résigné son poste pour protester contre la politique de Vichy.

Voilà un honnête homme qu'il faut applaudir.

A quand le tour de notre Courrier?

Comme Francis Osborne, ministre britannique au Vatican où il est confiné, ne peut plus s'adonner à son sport favori, la pêche, la cour papale lui a octroyé la permission de jeter l'hameçon dans la pièce d'eau des jardins de Saint-Pierre.

Pendant les récentes négociations de Batavia, qui sont maintenant suspendues, la mission japonaise avait demandé aux autorités hollandaises la permission d'installer aux Indes néerlandaises mille médecins nippons pour y prendre soin d'une colonie japonaise de sept mille individus.

Ne les croyant pas si valetudinaires, le Gouverneur offrit d'admettre seulement deux docteurs.

Toutes les propriétés du ministre danois à Washington, M. de Kauffmann, ont été saisies par le gouvernement de Copenhague, sur l'ordre des nazis. Il lui reste au moins la liberté, au nom de laquelle il a voulu protéger le Groënland.

La rarissime rareté des gens de maison aux Etats-Unis est attribuée au fait que les bonnes trouvent aujourd'hui de meilleures places aux usines, ou que d'autres servantes rentrent chez elles parce que le père ou le mari ont maintenant un emploi assez rémunérateur pour faire marcher la maison. Enfin, beaucoup de femmes qui faisaient jadis elles-mêmes leur ménage travaillent aujourd'hui dans les affaires ou l'industrie; elles ont besoin maintenant de quelqu'un pour s'occuper de leur intérieur.

L'offre baisse, la demande monte. Ce n'est, dit-on, que le commencement de la crise.

Ces commentaires s'appliqueraient aussi bien au Canada.

Le brigadier Martin, iroquois pur-sang, a été nommé au commandement d'une brigade d'infanterie dans l'armée active canadienne.

Instituteur dans la vie civile, il combattit déjà dans la dernière grande guerre.

C'est, croyons-nous, le premier de sa race à tenir un rang aussi élevé dans une armée moderne.

Aux Antilles anglaises d'antiques canons oubliés dans les vieux forts en ruines, et même les machines rouillées des sucreries du temps de l'esclavage, ont été cassés et refondus pour alimenter l'industrie de guerre britannique.

Un décret nazi en Hollande oblige tous les habitants à remettre avant le 10 août aux autorités allemandes d'occupation tous leurs objets de cuivre, de nickel, d'étain ou de plomb. Ils seront d'après leur poids payés en monnaie de singe. Les récalcitrants se verront octroyer cinq ans de prison.

Accompagné du premier ministre Simovich, le jeune roi Pierre de Yougoslavie est arrivé à Londres, venant d'Egypte par la voie des airs. Un nouveau gouvernement en exil va s'organiser dans la capitale anglaise.

Pour rendre disponibles des milliers d'hommes dont a besoin la R.A.F., ce sont des femmes auxiliaires de l'aviation qui seront désormais affectées au service des ballons de barrage. Ce corps, composé des femmes les plus robustes, s'appellera l'escadron des Amazones.

Deux officiers allemands tombèrent récemment en parachutes à

Londres de leur avion mitraillé. Deux policiers les mirent en état d'arrestation, mais, comme, ce faisant, ils avaient négligé de se tenir à "garde à vous" en présence de supérieurs, les pilotes boches prirent leurs noms et numéros et les menacèrent en ces termes: "Dans trois semaines la guerre sera finie et le Gestapo s'occupera des impolis de votre genre!" Les crétins de la race!

La statistique montre qu'il n'y avait plus en mai dernier en Angleterre que 65,000 chômeurs temporaires, soit un demi-million de moins qu'en août 1940. Encore s'efforce-t-on de dépister parmi eux les amateurs et tireurs au flanc, parce qu'on a besoin de plus de travailleurs toujours.

Edouard Herriot, ancien chef de l'ancien parti radical-socialiste et cinq fois premier ministre de France, s'est vu privé la semaine dernière par les gens de Vichy de ses dernières fonctions publiques, celles de Maire de Lyon, qu'il occupait depuis 1905.

Le Capitaine James Roosevelt, fils aîné du Président, est rentré par "clipper" transatlantique d'un voyage d'inspection de deux mois en Extrême et Proche Orient, avec un volumineux rapport pour ses supérieurs de la Marine américaine.

Il a déclaré en arrivant que la Grande-Bretagne était confrontée par une tâche immense pour surmonter l'influence du nazisme en Europe.

Nul n'en doute!

La principauté de Monaco vient de perdre d'un seul coup toute sa flotte marchande.

Elle ne consistait à la vérité que d'un seul navire, le "Lekamush", un ancien charbonnier affrété des Anglais et qui fut torpillé en Mer du Nord, venant de Newcastle avec toute la provision de combustible de la principauté pour l'hiver prochain.

Si le Prince Louis ne peut réussir à se procurer un autre cargo, ses sujets vont être réduits à brûler les tables de roulette et les rateaux de croupiers pour se chauffer.

Les romantiques aviateurs polonais de la R.A.F. sont cet été la coqueluche des dames anglaises.

Ces jeunes héros n'aiment point les boches; on ne saurait le leur reprocher.

L'un d'eux rentrait récemment d'une patrouille sur la Manche et rendait compte d'une attaque fructueuse sur un cabotier allemand. "Après cela", dit-il, "j'aperçus dans un camp sur la côte française des soldats nazis à l'exercice; je ne pus résister au désir d'aller les mitrailler et plonger sur eux à deux reprises, tirant dans les tas jusqu'à épuisement de mes munitions".

Le commandant de l'escadrille reprocha au bouillant Polonais d'avoir outrepassé sa mission et le rappela à l'exécution stricte des ordres. Voici la fin de cette conversation:

"Vous m'avez compris?"

"Oui, Monsieur. La prochaine fois, pas de rapport!"

Passez le DIMANCHE EN BATEAU

Sept heures de gaie vie de bord - Tout compris: \$2.25

Canada Steamship Lines

Desse, diner, compote. Les enfants paient \$1.15. Trajet sur la rivière en supplément. Départ de Montréal à 9:30 a.m. (H.N.E.) à bord d'un navire du Régiment. OU SAUTEZ LES RAPIDES—\$2.95 Départ de Montréal par train (C.N.E.) à 9:15 a.m. (H.N.E.) pour Cornwall. Au retour en bateau, on arrive les rapides de Lachine. La prix comprend train et bateau.

Pour renseignements, consultez l'agent de voyage ou l'agence de croisières: 715, square Victoria, MONTRÉAL. Tél.: LANCHESTER 0231. Hôtel McRory HA. 6545. Hôtel Windsor PL. 7448. Hôtel Queen - MA. 8536. Hôtel Ford - PL. 5111.

Quand on s'oriente tout seul

On s'hypnotise de chaleur

Si la chaleur vous incommode, vous cherchez du soulagement. Le degré du thermomètre qui marque le passage du confort au malaise varie avec les individus; mais en des jours comme celui-ci bien rares sont ceux qui ne trouvent pas qu'il fait chaud.

Il y a des chanceux dont les vacances coïncident avec les deux ou trois semaines de grande chaleur que nous avons connue. Il y en a d'autres qui peuvent fuir vers la campagne dès que l'atmosphère de la ville devient suffocante. Tous ceux-là profitent de la température pour jouir de ce que la saison offre d'agréable: ils vont à la plage ou à la montagne, ils se reposent à l'ombre, ils se plongent dans la fraîcheur de nos lacs et de nos rivières, ils se promènent en chaloupe dans la brise tonifiante, ils dorment sans souci dans la nuit fraîche et paisible de la belle campagne. La chaleur pour eux, c'est le bon temps.

En ville la chaleur, la poussière et le bruit assaillent vos sens vingt-quatre heures par jour. Pour vous en défendre vous vous vêtez légèrement, vous faites des ablutions répétées, vous faites tourner les éventails, vous recherchez les restaurants et les théâtres climatisés, vous évitez les aliments qui réchauffent, vous buvez des liqueurs à la glace. Ces moyens n'ont pas tous la même valeur, mais ils vous soulagent. Quand ils ne suffisent pas à faire disparaître tous les maux de la saison, vous maugrétez peut-être, vous vous plaignez de la température que vous trouvez trop froide il y a deux semaines, vous lisez le thermomètre vingt fois par jour, vous commentez les pronostics météorologiques du journal et de la radio, vous décrivez à qui veut vous entendre les moindres détails de la météo de votre peau. Ça, c'est moins habile. Car vous multipliez par votre propre faute les symptômes qui vous accablent.

C'est toute la question de l'influence du moral sur le physique qui entre ici en jeu. Il y a longtemps qu'on sait par expérience commune qu'il suffit de prêter attention à une sensation pour la rendre plus aiguë. Si vous regardez longtemps le ciel étoilé, vous y découvrez bientôt des points brillants qui avaient d'abord échappé à votre attention; si vous vous appliquez à goûter un mets sans distraction, les papilles de votre palais perçoivent des nuances raffinées; si vous vous arrêtez à une démanaison passagère, le prurit devient vite intolérable. Même quand la sensation initiale est absente, il suffit d'un acte de l'imagination pour provoquer dans le système nerveux moteur ou automatique des réflexes très marqués. Imaginez-vous en ce moment même que vous sucez un citron très juteux; votre bouche s'empplit tout de suite de salive. Continuez à presser contre vos lèvres — en imagination toujours — le fruit à saveur acide et je vous défie de pouvoir siffler en même temps. Tous les muscles de la région buccale obéissent à l'impression qui vient de l'intérieur.

Cette influence de la pensée sur l'organisme est encore plus évidente au laboratoire et en clinique. Autrefois on se servait du pendule de Chevreul pour démontrer que sous l'action d'une image mentale les muscles tendus de l'extrémité des doigts faisaient des mouvements qui échappaient à l'observation la plus sévère. Aujourd'hui des appareils enregistreurs très délicats révèlent des frémissements et des variations de potentiel électrique quand des muscles qu'on croirait détendus dans un inactivité complète. Voici un sujet qui a subi un

long entraînement à la détente musculaire la plus profonde. Dans son biceps plongent deux électrodes de platine qui captent le courant passible des échanges vitaux que rien ne trouble. Sur le tableau enregistreur les marqueurs électriques donnent une ondulation rythmique d'une régularité parfaite. On répète au sujet de rester immobile, calme et détendu, tout en se représentant en imagination son avant-bras qui se lèverait un tout petit peu. Tout de suite un tourbillon de décharges électriques saisit les fibres profondes de son biceps; l'aiguille du marqueur est secouée avec violence, elle trace des zigzags démesurés: l'action de l'imagination est évidente à qui prend la peine de regarder. De même que le microscope nous fait voir les microbes, ces êtres minuscules et puissants qui jouent un rôle si important dans notre vie, de même le neurovoltmètre révèle, aux confins du psychique et du physique, des explosions d'énergie électrique et chimique qui s'inscrivent dans la chaîne de nos sensations et de nos mouvements pour la troubler et la modifier.

En clinique les cas ne manquent pas où l'action de l'imagination sur les sens est assez forte pour étonner les praticiens eux-mêmes. Voici un sujet à qui j'enseigne depuis plusieurs jours la technique de la détente musculaire. Il coopère de son mieux, trop bien même, car j'y vois un soupçon d'anxiété qui met du temps à disparaître. Etendu dans la grande chaise il ramollit facilement ses bras et ses jambes. On passe aux épaules et à la figure; il semble que la détente totale approche et que le calme émotif est à la veille de l'envelopper d'une paix longtemps désirée. Je le laisse pour quelques minutes afin que rien ne le distraie et qu'il puisse franchir sans soubresaut le seuil de son intérieur tranquillisé. Quand je reviens il a les yeux à demi fermés, la figure épanouie en un sourire reposé, les membres étendus sans résistance sur le divan qui les supportent. "Enfin, me dit-il, je l'ai atteinte cette détente que je cherche depuis longtemps! Jamais je ne me suis senti aussi bien. Voyez, pas un muscle, pas une fibre ne remue!"

Le malheureux, il avait confondu la détente et l'immobilité. Son imagination s'était concentrée sur le tableau intérieur qu'il s'était construit d'une immobilité parfaite. De ses centres nerveux profonds un message était parti immobiliser ses membres; les sensations musculaires à leur retour se conformaient elles-mêmes à cette image intérieure qui dominait toutes ses réactions. Il se croyait détendu, il se sentait ramolli dans un repos total, mais tout cela était faux. Je soulevai son bras droit pour le laisser retomber sur le divan; au lieu de choir comme une masse que rien ne retient, il demeura quelques instants en l'air dans une rigidité cataleptique. Il s'était à demi hypnotisé. Ses sensations ne venaient plus de l'extérieur; elles jaillissaient de ses centres imaginatifs.

On s'hypnotise pareillement dans un état de chaleur intensifiée quand on se répète à soi-même et qu'on raconte aux autres tous les symptômes que la température fait éprouver. On les multiplie, ces symptômes, on les intensifie, on les complique, on s'en enveloppe avec un masochisme qui n'échappe à personne.

Pourquoi ce masochisme qui s'étale? Pourquoi vouloir souffrir, faire parade de ses maux devant un cercle d'amis et de connaissances dont on demande si gauchement la pitié? C'est souvent parce qu'on souffre d'autres maux mal définis, de peines intérieures qu'on s'avoue mal à soi-même, de problèmes personnels qu'on veut masquer aux yeux des autres. On ne réussit qu'à augmenter par soi seul un malaise léger, commun à tous les mortels. Quand la chaleur sera passée, on cherchera ailleurs dans le changement des saisons l'explication d'un malaise qu'on porte en soi douze mois par année.

On s'hypnotise de la chaleur, on s'hypnotise du froid. On se tient enveloppé dans un monde irréel parce qu'on fuit la vie et ses variations revigorantes.

Anseline BOIS

UNE TRAGÉDIE FINIT, UNE AUTRE COMMENCE

PAR GEORGES BERNANOS

RIO-DE-JANEIRO, mai 1941. — Nous entrons dans la période sinistre de la guerre, nous entrons dans la nuit. Pour combien de temps? N'importe! Lorsqu'on va jusqu'au bout de la nuit, on retrouve une autre aurore.

Il ne s'agit pas de nier notre angoisse, de la refouler: le remède serait pire que le mal. Il vaut mieux la regarder en face. Quand on est tenté de douter de tout, on peut encore douter de son doute, les mauvaises nouvelles dupent aussi souvent que les bonnes, et d'ailleurs aucune nouvelle ne peut être tenue pour bonne ou mauvaise en soi, à l'heure où elle nous parvient. Il y a des succès qui débilitent les énergies, il y a au contraire des échecs qui les exaltent, il y a des espérances stériles et des désespoirs féconds. Qui n'a plus rien à perdre est dans les dispositions requises pour tout oser. Lorsqu'un médecin est appelé au chevet d'un malade, il s'inquiète moins des symptômes que de la réaction du patient. Que l'Angleterre ait toujours magnifiquement réagi, cela ne fait aucun doute pour personne.

Si l'Allemagne hitlérienne avait subi depuis dix-neuf mois les épreuves effrayantes où s'est retrempe l'inflexible orgueil britannique qui pourrait dire, avec certitude, ce qu'elle serait aujourd'hui? C'est là le secret de Dieu qui sonde le cœur des hommes et des races. Mais il me sera peut-être permis de rappeler qu'au début de l'été 1918, les armées de Ludendorff étaient à quatre-vingt kilomètres de Paris, et qu'au témoignage même de l'auteur de "Mein Kampf," l'Allemagne s'est effondrée en pleine victoire.

Parce que nous sommes en guerre, le public ne veut plus voir que les faits de guerre, comme si la guerre devait tout régler, comme si la loi de la guerre abrogeait toutes les autres. Il n'en est rien cependant. Les batailles gagnées font beaucoup de bruit, beaucoup de fumée mais elles n'ont jamais réussi qu'à retarder ou accélérer le cours inexorable des grands mouvements historiques. Il en est des victoires comme des chefs-d'œuvre de l'art ou des découvertes de la science. Aux yeux du vulgaire le génie d'un poète ou d'un inventeur apparaît comme un phénomène absolu, gratuit, un miracle. Nous savons, au contraire, que le génie est toujours un épanouissement, que s'il lui arrive de précéder son siècle, il n'en est pas moins porté par lui, qu'il agit toujours dans le sens de l'histoire. Les batailles gagnées par l'Allemagne sont-elles, oui ou non, dans le sens de l'histoire? L'heure de l'Allemagne a-t-elle sonné, ou est-ce seulement l'heure de M. Hitler, l'heure du grand Etat-Major allemand? Si l'Europe n'est pas mûre pour l'Ordre Allemand, si la culture allemande, dont je ne salue nullement d'ailleurs à nier le prix, n'a pas atteint ce point d'humanité, d'universalité qui lui permettrait d'absorber, d'assimiler les forces spirituelles, politiques,

nationales du Continent qu'elle contrôle, ses victoires foudroyantes ne sont que des événements militaires, des réussites techniques aboutissant à un immense gaspillage de vie humaine dont la mémoire des hommes gardera longtemps l'épouvante, mais qui ne changera rien à leur destin.

A ceux qui me demandent pourquoi ma confiance redouble en des jours où beaucoup de nos amis sont tentés de perdre la leur, je répondrai une fois de plus que ce n'est pas la guerre allemande que je crains le plus, car la guerre allemande n'est rien si elle n'est une préparation à la paix allemande — c'est la Paix Allemande que je n'ai cessé de redouter pour mon pays, pour le monde. Que m'importe désormais que la guerre dure si je crois qu'elle a déjà trop duré, qu'en se prolongeant elle ne peut que rendre plus inconcevable, impensable, la pacification de l'Europe? M. le maréchal Lyautey disait souvent qu'un vrai chef doit "montrer sa force afin de ne pas avoir besoin de s'en servir." L'Allemagne a "montré" sa force à Munich, elle l'a "démontrée" à Rethondes. Depuis l'armistice elle a été contrainte de s'en servir, de s'en servir à fond, elle est condamnée à s'en servir indéfiniment, mais il n'y a pas de force capable de servir indéfiniment. L'abus de la force finit toujours par provoquer une rupture d'équilibre favorable à la naissance d'une force contraire, d'une autre espèce que la première. L'erreur de M. Hitler a sans doute été de croire qu'il subjuguerait et absorberait les nations de l'Europe par les mêmes méthodes qu'il a subjugué et absorbé depuis dix ans les partis politiques allemands. Mais les partis politiques n'étaient que des partis, c'est-à-dire des fictions, au lieu que les nations d'Europe sont des réalités historiques et elles réagissent comme telles, elles opposeront à leur vainqueur les réactions de la vie. Le grand fait qui domine ces dernières semaines, c'est qu'aux yeux de tout observateur attentif, l'Europe humiliée, affamée, se trouve en état pré-révolutionnaire. Le premier symptôme de cette révolution fut l'acte du roi de Serbie. Oh! sans doute, le retentissement en fut vite étouffé par l'écroulement de deux grandes nations, mais les prémices révolutionnaires sont le plus souvent modestes, au point que les maîtres s'y trompent toujours. Qu'importe! Dès aujourd'hui la guerre allemande ne nous ménage plus de surprises, elle ne pourra que refaire ce qu'elle a déjà fait, c'est la révolution européenne qui commence et ce que la révolution européenne aura commencé, la révolution française l'achèvera. Car jusqu'ici nos révolutions manquées ont été celles des peuples contre les rois. La révolution que j'annonce sera celle de rois et des peuples, l'union des peuples libres et des pouvoirs légitimes contre la double tyrannie de l'Or et du Fer, pour la restauration d'un Ordre Humain.

Les affaires en juin

Les autres nouvelles du mois s'effacent devant l'éclatant succès de l'emprunt de la Victoire, 1941 du Dominion du Canada. Au moment d'écrire ces lignes, on ne connaît pas les derniers chiffres, mais il est certain que le total des souscriptions s'élève à 600,000,000 qu'avait fixé le gouvernement. Sans doute l'occasion de faire un bon placement a-t-elle contribué pour quelque chose à la popularité de l'emprunt; d'autre part, le caractère général et enthousiaste de l'accueil qu'on a fait à l'appel lancé par le Gouvernement pour obtenir l'aide volontaire de la population pour le financement de sa politique de guerre, a fourni une preuve frappante que celle-ci appuie l'effort "total" de guerre dans lequel le Gouvernement est engagé. L'émission comprenait des obligations 3% à dix ans et des obligations 2% à cinq ans. Les obligations à 10 ans sont remboursables à 101 en 1950 ou plus tard; elles sont aussi remboursables à 101 à l'échéance; elles s'offraient à 100 pour rapporter 3.09%. Les titres à 5 ans à se vendaient 99 pour rapporter 2.19%. Les deux émissions sont datées du 15 juin 1941.

Le côté industriel de la politique de guerre continue d'apporter le principal stimulant à l'activité économique générale et l'on poursuit sans répit le travail nécessaire pour permettre à l'industrie de plus grands efforts. Le flot des commandes de guerre d'Ottawa n'a pas ralenti et le 11 juin le Ministère des Munitions et des Approvisionnements estimait la valeur totale de ces commandes à plus de \$1,700,000,000. Comme l'acier est une des matières de base pour la plupart des sortes d'armements et de munitions, la demande s'en est accrue constamment. En mai, la production des lingots d'acier atteignait 197,114 tonnes, contre 109,179 tonnes en avril et 168,703 tonnes en mai 1940; c'est la production mensuelle la plus élevée dans toute l'histoire de cette industrie.

La variété des munitions et armements qu'on produit actuellement au Canada est infiniment plus grande que l'an dernier, alors qu'on s'en tenait surtout aux obus et aux explosifs. Aujourd'hui le Canada produit des millions d'obus par année et en ce qui concerne les explosifs, 10 des 19 usines qui doivent s'y adonner sont déjà en marche et les autres sont presque terminées. Mais en outre, les usines canadiennes fabriquent maintenant de grandes quantités de munitions pour armes de petit calibre et de mitrailleuses Bren et produisent aussi en moindre quantité des canons anti-avions, des mortiers de tranchée, des bombes aériennes, du matériel contre les sous-marins, du matériel pour le balayage des mines et nombre d'autres sortes de matériel de guerre que jamais auparavant le Canada n'avait fabriqué. La fabrication d'artillerie de campagne a



M. JEAN BRUCHESE, Sous-Secrétaire d'Etat de la province de Québec, professeur et historien bien connu, qui est l'auteur d'une importante étude sur "Les influences américaines sur la politique du Bas-Canada (1820-1867)", dans le volume "Les Canadiens français et leurs voisins du Sud" publié récemment, sous les auspices de la Fondation Carnegie pour la paix internationale, aux Editions Bernard Valiquette.

été tentée avec succès et le premier canon de 25 qui se soit fait au Canada subissait récemment ses essais; le premier char d'assaut canadien est aussi terminé et la production va bientôt s'en poursuivre régulièrement. Une nouvelle usine du gouvernement a coulé dernièrement le premier verre d'optique de fabrication canadienne et ce n'est là qu'une des nombreuses industries nouvelles que la guerre a établies au Canada. L'avionerie construit 40 avions par semaine et les fabricants d'automobiles, qui ont livré jusqu'ici au Gouvernement 120,000 véhicules, en ont 80,000 autres à construire et devraient donc rester actives pendant des mois, encore que la production des autos pour les particuliers ait été fortement restreinte. La construction maritime progresse bien. Des 80 corvettes qui ont été ordonnées, 59 ont déjà été lancées, et l'on a déjà commencé la construction de navires de charge. La rareté de l'aluminium, du zinc et du nickel a abouti à un rationnement sévère de ces produits et il pourrait bien en être bientôt ainsi du cuivre et du laiton; d'autre part, des projets sont à l'étude pour la réduction de la consommation d'essence. La tâche des contrôleurs qui ont été nommés pour les diverses industries, ainsi que des fonctionnaires de la Division des Priorités du Ministère des Munitions et des Approvisionnements, est de plus en plus complexe et la limite de la production de guerre semble devoir être déterminée par la façon dont les contrôleurs industriels réussiront à orienter vers la production de guerre les industries dont ils sont responsables. (Extrait du Bulletin Commercial de juin de la Banque de Montréal.)

Tribune Libre

Désir louable mais...

L'une des principales raisons invoquées par notre Premier Ministre, M. Godbout, pour motiver une nouvelle réglementation des boissons alcooliques était, disait-il, son désir de protéger la jeunesse du pays. Ce motif était certes fort louable et personne n'oserait le contester.

Mais pour justifier cette prétention, il eût fallu que la nouvelle législation fût consistante. Personne n'ignore que, dans la province de Québec, les magasins de la Commission des Liqueurs sont la source où s'approvisionnent les distributeurs de boissons alcooliques; cependant, la nouvelle réglementation ne prévoit la fermeture d'aucun de ces magasins. Ceci n'est-il pas de nature à laisser entendre que le gouvernement a su protéger ses propres intérêts? En réalité les magasins du monopole ne sont pas ceux du commerce des spiritueux. Les jeunes, dont le budget est modeste, feront maintenant des achats de vin ou de whisky et boiront sans doute davantage que précédemment, alors qu'il leur était possible de se faire servir à l'occasion un highball ou un cocktail. Si nos législateurs croient donc avoir fait quelque chose pour la jeunesse de la province, il est évident qu'ils connaissent bien peu la nature humaine.

Personne ne conteste que l'ancienne loi ne fut pas toujours respectée et que certains détenteurs de permis abusèrent de leurs privilèges. Mais n'eût-il pas été plus logique de sévir contre les délinquants et d'enlever leurs permis aux tenanciers malhonnêtes dont les débits constituaient une menace pour notre jeunesse, plutôt que de ruiner un grand nombre de propriétaires honnêtes? Si le gouvernement croit avoir atteint le but qu'il s'était proposé, c'est-à-dire protéger nos jeunes gens et nos jeunes filles contre les abus des boissons alcooliques, il est maintenant clair qu'il a fait fausse route, car les apparences semblent dès maintenant indiquer que le nombre des débits clandestins augmentera considérablement. Il eût d'ailleurs été facile au gouvernement de donner le bon exemple en fermant au moins quelques-uns de ses magasins, mais il a préféré ruiner un grand nombre d'honnêtes gens plutôt que de réduire

Le Vrai Service irréprochable
Chez-Soi
HÔTEL ST. RÉGIS
392, RUE SHERBOURNE
RA. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

LE BUDGET BRITANNIQUE DE 1941-42

Le quatrième budget de guerre de la Grande-Bretagne représente une réelle tentative d'aborder le sujet de la finance en temps de guerre d'un point de vue de la réalité plutôt que de la comptabilité, et de lutter contre l'inflation qui pourrait sérieusement porter atteinte au crédit du pays.

Le nouveau budget indique que le gouvernement est prêt à faire face à la hêruse réalité. Il s'efforce d'envisager tous les aspects de la situation et d'utiliser les résultats de l'étude pour trouver une saine solution.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le budget, c'est, d'abord, son diagnostic du danger latent d'inflation, mesuré par la différence entre les frais de guerre et d'administration d'un côté, et le montant fourni par les impôts et l'emprunt des économies particulières et autres actifs de l'autre côté, et, ensuite, les mesures énergiques prises pour combattre ce danger. Quelque soit le monde ne soit pas d'accord sur le chiffre de 500 millions auquel le chancelier estime cette différence, l'efficacité des mesures adoptées pour remédier à la situation soulèvera peu de critiques. Environ 250 millions seront fournis entièrement par des augmentations générales dans les impôts sur le revenu. Le gouvernement espère que les souscriptions volontaires aux emprunts produiront les autres 250-300 millions. Tous les autres changements concernant la perceptions immédiates sont relativement négligeables.

Le taux normal de l'impôt sur le revenu a été porté de 8. 6d à 10s. par livre, et le taux réduit qui s'applique aux premiers 168 de revenu imposable a été porté de 5s. à 6s. 6d. Dans le groupe des gros revenus, le taux a atteint pour ainsi dire la limite de 19s. 6d. par livre, ce qui fait que personne ne peut plus jouir d'un revenu net supérieur à 48,000. En même temps, les exemptions ont été sensiblement réduites, de 170 à 140 pour les hommes mariés et de 100 à 80 pour les célibataires. Ces augmentations d'impôts ont été en quelque sorte tempérées par une ingénieuse adaptation du système que Keynes appelle "épargne obligatoire" ou "paiement différé" au moyen duquel l'impôt additionnel résultant de la réduction d'exemption est rendu au contribuable à la fin de la guerre sous forme de crédit dans la Caisse d'épargne postale.

Dans l'industrie, quoiqu'il n'ait pas eu de réduction dans l'impôt de 100 pour cent sur les excédents de bénéfices, un système analogue accorde aux entreprises un crédit de 20 pour cent, sujet à l'impôt sur le revenu, à la fin de la guerre, à condition que le montant en soit utilisé pour fins de reconstructions. Cette mesure répond en partie aux critiques que les firmes seront entièrement dépourvues de réserves au moment où elles en auront le plus besoin.

Ce cabale d'environ la moitié de l'augmentation dans le produit de l'impôt sur le revenu a le double avantage de faire rentrer un plus gros montant et de réduire d'autant le futur pouvoir d'achat des gens à petits revenus. La base de l'impôt sur le revenu a été considérablement élargie par l'addition de plus de deux millions de personnes, environ 20 pour cent, au nombre des anciens contribuables. Ce résultat est extrêmement important par le fait qu'il s'attaque pour la première fois à l'embarrassant problème de

l'expansion du pouvoir d'achat engendrée par les dépenses de guerre. L'ouverture de "comptes d'épargne pour l'après-guerre" résout, peut-être un peu tard, le problème fondamental d'empêcher le consommateur de dépenser tout son argent en temps de guerre. Dans une situation qui demande au public environ 60 pour cent d'un revenu national brut de quelque 47,500 millions, le niveau de vie doit nécessairement en souffrir. Si, pour abaisser ce niveau il faut tirer sur l'avenir, c'est en somme préférable à un grand degré d'inflation à l'heure actuelle. Le discours du budget contient également l'assurance que les prix des denrées et des services essentiels qui entrent dans le coût de la vie, seront stabilisés au nécessaire, par des subventions.

La différence susceptible de produire l'inflation est considérée comme le montant de dépenses gouvernementales qu'il est impossible de compenser par un montant correspondant de puissance militaire ou de matériaux tirés d'une autre partie du pays. Si on admet, comme le chancelier le prétend, que la différence a été comblée en 1940-41, le surcroît de revenus nécessaires pour lequel n'est tout simplement que les quelques 510 millions additionnels prévus dans les dépenses. Le danger réel de la situation réside dans la difficulté de faire des prévisions exactes. Une erreur en trop dans le chiffre des revenus ou en moins dans celui des dépenses, ou les deux à la fois, peuvent très bien entraîner la découverte que les mesures budgétaires ne sont pas suffisantes. La valeur des calculs reposant sur le fait que la différence a été comblée dans le passé, ou sur l'efficacité des mesures projetées, dépend de la manière dont les montants sujets à inflation peuvent être séparés des autres. Le fait que dans certains états de comptes, le produit des impôts plus les emprunts et autres actifs, égale à peu près le montant à déboursier, ne signifie rien: les comptes publics se balancent toujours. L'inflation ne figurera pas commodément sous une rubrique séparée et bien en vue dans la liste; elle sera plutôt dissimulée, si toutefois elle existe, dans un certain nombre de parties constitutives.

Dans le cas présent, les avis sont très partagés sur le montant de la différence à combler en 1941-42 estimé par le chancelier. Les uns disent que le chiffre de 500 millions est beaucoup trop faible. D'un côté, les prévisions de 43,700 millions de dépenses semblent insuffisantes, car en premier lieu, il est douteux que les coûts demeurent absolument stationnaires, et ensuite, même si on arrivait à les maintenir stationnaires, l'augmentation de 16 pour cent sur les 13,190 millions de l'an dernier n'est probablement pas assez forte. D'un autre côté, le chiffre de 49,000 millions en dépenses volontaires et retrais de placements paraît un peu fort sans un certain degré d'inflation. Par exemple, il est difficile de croire que l'épargne particulière qui n'était que de 150 millions en 1938, ait pu atteindre un niveau annuel de 1940 millions dans les six mois précédant février 1941, et qu'en 1941-42 elle puisse encore grossir de 1200 à 1300 millions pour arriver à un total de 1900 millions.

(Extrait de la Lettre Commerciale de juin de la Banque Royale du Canada.)

La cartographie du Saint-Laurent

OTTAWA, Canada. — La sécurité de la navigation dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent a été pendant longtemps assurée en grande partie par les levés et les cartes que l'Amiral Henry Welsley Bayfield avait préparés de 1827 à 1855, rappelle le ministère des Mines et des Ressources. Le monument que la Commission des Sites et des Monuments historiques du Canada lui a fait élever sur le carré Queen, à Charlottetown (I.P.E.), reste un hommage national à la mémoire de ce courageux hydrographe.

La cartographie du Saint-Laurent est intimement liée à l'histoire de la navigation au Canada. Dès l'époque des explorateurs français, en 1678, on avait tenté à diverses reprises de sonder les eaux du fleuve, mais ce n'est qu'en 1827, quand Bayfield, alors capitaine, reçut de l'Amirauté britannique l'ordre de cartographier le fleuve et le golfe, que l'on commença à faire des progrès sensibles dans cette tâche gigantesque. Le premier schooner de Bayfield, le "Gulnare", était un petit bateau qu'il s'était fait construire dans un chantier naval de Québec en 1828. Bayfield passa 29 ans de sa vie à descendre et à remonter le Saint-Laurent; aussi les vieux marins du Bas-Canada eurent-ils longtemps à la mémoire ses bateaux, ses travaux et sa remarquable personnalité.

Marguerite DARVEAU

SOUMISSIONS POUR HUILE COMBUSTIBLE
EDIFICES DU DOMINION, MONTRÉAL
DES soumissions cachetées, adressées au sous-secrétaire, seront reçues jusqu'à 3 heures p.m. (heure avancée de l'été), le jeudi 10 juillet 1941, pour la fourniture d'une quantité approximative de 129,500 gallons impériaux d'huile combustible à certains édifices publics du Dominion à Montréal, P.Q.

On peut se procurer des formules de soumission au Bureau de M. Roland Simard, Architecte - surintendant, 130, rue Saint-Paul, Montréal, ou du secrétaire du ministère des Travaux publics, chambre 754, édifice Hunter, Ottawa.

On se tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère des Travaux publics, et en conformité avec les spécifications et conditions ministérielles.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque visé par une banque ayant une charte au Canada, fait payable à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et égal à dix pour cent (10%) du montant de la soumission, comme garantie de la bonne et parfaite exécution du contrat. On acceptera aussi comme garantie des bons au porteur du Dominion du Canada ou de la compagnie des chemins de fer Nationaux du Canada et de ses compagnies constituantes garantis sans condition par le Dominion du Canada quant au capital et à l'intérêt, ou les bons susdits, et, s'il y a lieu, un chèque visé pour compléter le montant.

Par ordre, J.-M. SOMERVILLE, Secrétaire.

Ministère des Travaux publics, Ottawa, le 26 juin 1941.

"AUJOURD'HUI NOUS SONNONS TOUTS AU FRONT"

Obtenez vos CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE

Le Moyen le Plus Savoureux de se RAFRAÎCHIR

Quand il fait trop chaud pour que vous soyez à l'aise ou que vous puissiez dormir, préparez vous-même une boisson fraîche et revigorante avec du Kuyper et de l'eau tonique, du ginger ale, de la bière de gingembre ou du citron, du sucre et de l'eau de Seltz. Cela supprime l'aiguillon de la chaleur et remet de la joie dans la vie.

40 onces	26 onces	10 onces
\$345	\$240	\$105

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1895.

Gin de Kuyper

Dans le monde des arts, des lettres et des idées

Le Livre Américain

Whistle Stop — Arrêt sur signal
par Maritta Wolff (1)

Il y a de ces villages éparpillés au long d'une voie ferrée où les trains ne s'arrêtent que sur un signal convenu. Le titre de ce livre indique seulement que le bourg d'Asbury, dans une campagne du Michigan, est un de ces hameaux sans importance, et que c'est là que va se dérouler toute la trame du récit. Implicitement il suggère que ses acteurs seront gens du commun, et que ses scènes retraceront des images de vies circonscrites, proches de la nature. Mais qui se fierait à ces seules données pourrait se faire de cette œuvre une idée totalement fautive. Il s'attendrait à y trouver des tableaux idylliques, des caractères naïfs, des intrigues honnêtes et paisibles. Et il se verrait, au contraire, en présence d'un conte fruste et rude, aux peintures d'un franc réalisme, aux types aux incidents émanant le tourment humain. Et son étonnement croîtrait en sachant que l'auteur est une jeune demoiselle de moins de vingt-trois ans, sortie hier de son collège, dont on a peine à concevoir l'expérience précoce. Mais, dit-elle, « de tout temps mon plus grand intérêt s'est attaché au peuple. J'en aime tous les individus. Mon occupation favorite est de hanter les lieux où ils s'assemblent : les comptoirs, les cafés, les bars. Ils sont ma littérature et ma philosophie, j'oserais dire ma raison d'être ».

Que ce goût déclaré s'allie chez elle aux dons de l'observation la plus fine, à un vrai talent d'écrivain, ce volume le démontre abondamment, et l'on comprend fort bien qu'il ait pu mériter le grand prix Avery Hopwood pour l'année courante. Il continue le phénomène de tant de romancières qui, en ces derniers temps, ont moulé leurs ouvrages à des formules hardies, brisant les traditions de la « gentillesse » féminine. La génération neuve, semble-t-il, préfère suivre les traces d'Erskine Caldwell et de Steinbeck plutôt que celles de Mme Beecher-Stowe et de Louisa Alcock.

Whistle Stop est l'histoire d'une famille de basse bourgeoisie, végétant comme tant d'autres aux limites de la pauvreté, dans une région quelconque des plaines du Michigan. Ce pourrait être la famille banale et typique, n'ayant guère qu'un rôle de décor dans une étude régionale, mannequin à porter les mœurs et les coutumes. Mais on s'aperçoit vite que celle-ci a une âme, une personnalité, et que, bien avant d'être une reconstruction historique, cette chronique est l'histoire de personnages humains ayant chacun sa vie distincte. En fait, le sens géographique de l'œuvre est négligeable; on la concevrait située en toute autre section du sol américain : ses caractères n'en seraient pas moins vivants et véridiques.

Dix personnes constituent la maison de la Veech, et c'est l'art de l'auteur de les avoir marquées toutes de lignes incisives et rendues clairement reconnaissables. Un roman médiocre laisse ses types dans une buée vague; c'est le propre d'une œuvre forte de graver dans l'esprit des figures aux trois dimensions, de faire d'être fictifs des êtres réels, dont le nom évoque l'image vive et s'installe dans le souvenir. Le couple âgé de Sam et Molly Veech, leurs trois fils, leurs trois filles, leur petite-fille Dorothy, et le vieux Jud Higgins, leur communal de longues années, se posent ainsi dans une lumière tranchante : leur galbe, leurs actes, leurs paroles, les isolent, les identifient. Le récit n'est qu'une succession d'épisodes qui les mettent en scène tout à tour et parachevent les touches de leurs portraits. Ils restent jusqu'au bout fidèles à leurs natures et conséquents avec eux-mêmes. L'intrigue, dès lors, est lâche et dispersée : elle se forme d'incidents et de secousses qui la traversent, sans rapport groupal étroit, mais reliés par le fil du groupe familial qu'elle intéresse. La mère, Molly, y est le plus activement mêlée, y assume les plus lourds fardeaux, et exhibe un mélange touchant d'incapacité et d'héroïsme. Son mari, Sam, est neutre et nul; grand discoureur, théoricien livresque, mais sans volonté, sans ressort, abjectement soumis aux ordres de sa femme. Tous deux, par optimisme, par confiance aveugle, ont laissé grandir leur famille à la façon des herbes folles, et chaque membre a choisi la forme d'existence qui répondait à son caprice. Ernie, l'aîné, est le seul qui ait réussi à s'élever par ses efforts; et encore, ils ne l'ont conduit qu'à la

propriété d'une modeste boutique. Assez indifférent aux siens, il pourvoit cependant aux « roses des cours » que suit sa sœur Justine; et celle-ci, fière du privilège, en conçoit de hautes ambitions, et n'est pas loin de dédaigner la rusticité de ses proches. Jennine est sa jumelle, et suit un périlleux chemin. Elle fréquente des sociétés louches et cède à une passion de plaisirs effrénés. Les danses, les rendez-vous, empiètent sur ses soirées, et les monitions de sa mère ne lui font aucune impression. Marie, l'aînée, de son côté, est la maîtresse de Lew Lentz, l'hotellier, dont elle a eu la petite Dorothy; — à la famille ne se gêne pas d'en exprimer sa répugnance. Mais la déchéance, malgré tout, est l'ange sauveur du foyer, toujours prêt à aider dans les besoins et les faux pas; et les scrupules ne vont jamais jusqu'à refuser son secours. Carl est le plus jeune frère, encore un écolier, vaguement dégoûté de cette atmosphère veule et qui cherche à s'en évader. Dorothy est un petit diable aux instincts vicieux, dont le mensonge est la seconde nature. Elle étrangle un vieux chat qu'elle a pris en grippe, sème la discorde par ses propos malins, et finalement est la cause du suicide du vieux Jud Higgins, l'hotte immémorial des Veech, maintenant malade et infirme, en l'informant des propos tenus au sujet de sa mort prochaine. En discute même déjà le coût des funérailles. Mais le type le plus saillant de cet assemblage domestique est Kenny, le cadet, le fils favori de sa mère, qui règne dans la maison par la vertu de son étonnante et de sa paresse sans limites; dédaignant tout travail, passant ses nuits dans les bouges d'Asbury et, par un charme singulier, attirant à lui toutes les femmes. Molly lui pardonne tout et le défend en toutes ses frasques; en dépit des protestations communes, les meilleurs morceaux sont pour lui. Une seule de ses sœurs, la flegmatique Mary, lui est étrangère sympathique; il y a entre eux une attraction et comme un pacte. Mary obtient de son amant de l'argent qu'elle donne à son frère. Kenny est jaloux de Lew Lentz et s'oppose tant qu'il peut à son mariage avec sa sœur. On se demande quels sentiments plus que fraternels joignent à leur insu ces deux êtres.

Tels sont les personnages; et leurs mouvements, leurs discours, tissent la substance des chapitres. Sam sur sa véranda et, du hamac où il s'étend, offrant surtout des commentaires futiles; Molly circulant, s'occupant, l'esprit tendu, les mains actives, sans une minute de repos; Jen revenant de quelque bal dont elle détaille les galetées; Justine partant pour son école, où elle n'obtient que des notes insuffisantes; Ernie ou Mary en visite, en proie aux quémardages de tous; Dot méditant dans quelque coin ses tours malicieuses; et Kenny constamment en scène, raillant, discutant, s'imposant; envieux et haï des autres, mais malgré tout forcément toléré, parce que sa mère et Mary le protègent. Les conversations et les disputes de ces gens doivent être, semble-t-il, sans intérêt profond; mais elles sont relevées, vivifiées, par leur naturel impécable, les tours piquants d'un dialecte possédé dans toutes ses nuances, et par les aperçus qu'elles ouvrent sur l'âme secrète des acteurs. Ces scènes domestiques font plus que leurs motions familières; elles font défilier des figures qui révèlent tout un coin de société humaine.

D'ailleurs la tragédie se cache sous cette apparente platitude. Ernie est menacé d'une enquête policière sur certaines transactions douteuses. Justine manque ses examens et voit crouler ses rêves de distinction future. Refusant de se joindre aux compagnies de sa sœur Jennine, elle accepte l'invitation d'une amie du haut monde et, dès son premier bal, se prend à un piège dangereux dont la blessure la laisse humiliée, meurtrie. Dédaigneuse de l'amour honnête que lui offre Pat Thompson, elle épouse par caprice un gandin mal famé et regrette aussitôt sa faute. Jen perd son amie Fran, sa plus chère affection, usée par une vie trop brûlante, et en éprouve un sombre désespoir. Kenny Veech s'est épris, puis s'est fatigué de Rita, la femme de Joe Sibley. Dans une dernière orarstie qui doit consacrer leur rupture, l'amante exaspérée lance leur auto sur un arbre bordant la route. Tous deux sont gravement blessés, et leur aventure, publiée par tout le village, y soulève un scandale énorme. Plus

Revue de l'Actualité Littéraire

PAR EMILE-CHARLES HAMEL

Vivantes évocations de Robert Goffin

La grande désillusion des conservateurs belges qui avaient cru en Hitler... les horreurs de la blitzkrieg s'abattant sur les petits états neutres... le calvaire des réfugiés au long des routes... leur exode de pays en pays jusqu'à la sécurité définitive du refuge en Amérique... Voilà, dans les grandes lignes, ce que nous livre le nouveau roman que vient de publier à New York Me Robert Goffin : *Les cavaliers de la déroute*.

Me Robert Goffin est un distingué polygraphe qui a donné jusqu'ici au public lecteur une vingtaine de volumes, tant de poésie que de prose, et qui nous en promet plusieurs autres pour un avenir rapproché. Il avait déjà, depuis son exil en Amérique, fait paraître dans la collection « Voix de France » un ouvrage remarqué, *Le Roi des Belges a-t-il trahi ?* L'excellent roman qu'il vient de produire le signale une fois encore à notre attention.

Cette dernière œuvre vaut par l'intérêt actuel du sujet, par les évocations saisissantes dont ses pages sont remplies. Elle recrée avec intensité l'atmosphère de Bruxelles avant cette guerre, nous fait pénétrer dans ses milieux élégants, nous mêle à des conversations mondaines, nous révèle la pensée intime de militaires, de gentilshommes et d'industriels belges. Elle nous fait voir, en plein travail, la Cinquième Colonne; elle nous initie à certains trucs des Boches. Puis c'est le coup de foudre : l'invasion, l'écrasement des armées alliées, la fuite éperdue des civils. Ensuite, le drame de France. Et enfin le refuge momentané en Espagne, la traversée de l'Atlantique, et au bout de tout cela, New York, capitale de la liberté et de l'exil.

Jouant dans la grande tragédie, mille petits drames intimes, mille intrigues qui s'y entrelacent et s'y entremêlent, mêlant trop de personnages, d'aventures et de sentiments pour que je tente ici un résumé de l'action.

Tout cela donne une œuvre touffue et pleine, riche de fond, abondante de détail. Une œuvre bien vivante. Une œuvre heurtée, aussi, il faut le dire. Heurtée parce que vivante, peut-être. Et pourtant... Balzac, Zola, Romains rendent aussi la vie, de façon intense; mais selon un développement autrement harmonieux...

C'est qu'il y a, chez ces maîtres du roman, un sens de la composition qui semble faire défaut à Me Goffin. Si toutefois il possède ce sens — car il est indéniable que son roman soit solidement charpenté — il écrit avec plus de négligence, avec un souci médiocre de la forme. Il est certain que son dernier livre n'est pas signolé.

On a l'impression qu'il a écrit à bride abattue ce roman de près de 400 pages où s'agitent un monde de personnages, où se multiplient les événements, où le drame se déroule à vive allure. C'est peut-être, à tout prendre, ainsi qu'il fallait écrire *Les cavaliers de la déroute*. Le style ne nous arrête à aucun moment et tout l'intérêt se reporte constamment sur le sujet.

Nous présentons, au premier chapitre, tout un lot de personnages, le romancier avertit le lecteur qu'il a le droit de les confondre. Il aurait certes mauvaise grâce à nous refuser ce droit, car il en use lui-même largement, prêtant à tel personnage les propos qui, de toute évidence, devraient se trouver dans la bouche de tel autre, mêlant les prénoms et les attributs qu'il vient de donner un paragraphe plus tôt à ses créatures...

tard un complot agencé par Lew Lentz emmène Kenny dans une affaire de meurtre; il est forcé de fuir, et sa vie s'écoule désormais incertaine, exilée, loin de la mère qui le combait de soins, loin de l'énigmatique Marie qui, sentant brisé le chaînon qui la rattachait à son frère, se décide à épouser Lew.

Ainsi cette trame n'est pas, après tout, si unie; mais son charme majeur reste celui de ses peintures quotidiennes, de son esquisse psychologique, et du pêle-mêle de ses dialogues. L'auteur subordonne tous ses traits à leur valeur photographique : ils sont amusants, pathétiques, audacieux, vulgaires, selon les réalités qu'ils reflètent. Les formules manquent de politesse parce que les Veech, dès leur enfance, ont été imprégnés des manières de la rue; les jurons surabondent, parce que les types de leur espèce ont la manie d'en semer toutes leurs phrases. Cette grossièreté, toutefois, est rarement offensive : elle a un tour aisé, inconscient, qui la fait accepter comme inévitable; par sa vérité même elle devient un élément d'art.

J'en reviens au miracle que ce soit une jeune fille qui manie ces ingrédients : c'est à se dire : Où allons-nous ? Mais elle les manie comme un homme, avec sûreté et puissance. Et n'en faites pas pour cela une amazone. Maritta Wolff, comme l'avait fait Carson McCullers, cette autre précoce réaliste, orne de son portrait l'enveloppe de son livre; et l'on constate de visu que jamais Balzac, Zola, Hemingway, n'ont pu avoir de plus charmants disciples.

Louis DANTIN

Un cas de fascination...

« Titan, le peuple allemand d'aujourd'hui, vaincu de 1918, vainqueur de 1938. Titansques et grandioses les visions du Reich nazi, héritier de la Prusse des Hohenzollern, de l'Allemagne de Bismarck, de la Grande Allemagne de Guillaume II. Grandioses, les efforts consentis dans tous les domaines, propagande, écoles et universités, armée, diplomatie, économie, pour atteindre les buts qu'il s'est proposés. » — Maréchal Philippe Pétain, 14 mai 1938, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, présentation du livre de M. André Fribourg, *La Victoire des vaincus*, Editions Denoel, Paris, 1938.

Il y a, aussi, des phrases dans le goût de celle-ci : « La première voiture belge qui avait traversé les villages français avec un matelas lié aux quatre coins de sa voiture... »

Enfin, une observation qui ne s'adresse pas à l'auteur : la tenue typographique laisse grandement à désirer. Il y a, par exemple, au moins deux fois trop de majuscules; rien n'est moins français.

En dépit des fautes que j'ai cru de mon devoir de signaler, *Les cavaliers de la déroute* demeure une œuvre forte, solidement construite, vivante. Mais je ne puis m'empêcher de penser que toutes ces qualités, sans les défauts, ne seraient que plus remarquables.

Les cavaliers de la déroute, par Robert Goffin, aux Editions de la Maison Française, Inc., New York.

Témoignage sur la crise actuelle

Il nous manquait jusqu'ici l'équivalent, en français, des *Oxford Pamphlets* que publie régulièrement l'Université de Toronto. Voilà que cette lacune est comblée par les *Cahiers de l'Ecole des Sciences Sociales, Politiques et Economiques de Laval*. (Il ne restera qu'à trouver un titre un peu plus bref, et ce sera parfait...)

Pour inaugurer l'intéressante série de ces cahiers, un nom réputé : J.-T. Delos, professeur de Droit International à l'Université Catholique de Lille, à présent chargé de cours à l'Ecole des Sciences Sociales de l'Université Laval de Québec. Ce dominicain distingué est l'auteur d'un ouvrage qui fait autorité parmi les juristes internationaux : *La Société Internationale et les Principes du Droit Public*.

Dans un court avant-propos à ce premier des *Cahiers de Laval* (qu'on me passe l'abréviation) *Témoignage sur la crise actuelle*, le père Delos nous avertit que ces pages ne se contentent pas d'enregistrer les faits : elles expriment quelques-unes des convictions les plus profondes de l'auteur. Mais elles demeurent quand même un témoignage car la pensée du père Delos, alors même qu'elle s'affirme le plus résolument, reste largement ouverte à tout fait, à toute idée capables de l'enrichir. Ce à quoi l'auteur nous invite en somme, c'est à la recherche, avec lui, de la vérité. Ajoutons que ce témoignage est tout particulièrement destiné à un auditoire canadien.

Dans un premier chapitre, *Liquidation du Monde moderne*, le père Delos nous fait de ce monde une peinture claire-obscur; il nous en montre l'évolution, avec ses lumières et avec ses ombres.

Ensuite, *L'Entre-deux Guerres*. La première guerre mondiale, menée avec une admirable énergie pour la défense de la civilisation, du droit et de la liberté des peuples, a été gagnée à leurs intentions. Et voilà pourtant une nouvelle guerre... Quel en est le sens ?

Dans les deux chapitres suivants — *Une Révolution qui fait la Guerre et Quelle Révolution ?* — l'auteur répond, en témoin des affaires européennes, aux questions qu'il a jusque là soulevées.

Enfin, dans sa conclusion — *Vers l'Ordre nouveau : Nations et Culture* — il indique en quelle direction devra s'orienter, à son sens, la reconstruction du monde de demain.

On peut, en certains points, différer d'opinion avec le père Delos. On ne le lit pas sans intérêt.

Louis Francoeur, journaliste

Blaise Orliac, à dessein d'une manière vivante les portraits physiologiques, moraux et intellectuels de Louis Francoeur; il a évoqué sa jeunesse fébrile, sa carrière de journaliste, sa fin tragique, d'après M. Louis Bourgoignie lui-même, le seul survivant de la catastrophe du lac Guindon. Plusieurs pages sont consacrées aux luttes que Louis Francoeur a entreprises contre la bêtise sous toutes ses formes; d'autres résument les idées politiques du journaliste, ainsi que certaines de ses opinions les plus intéressantes. On peut se procurer ce brochure dans toutes les librairies et chez tous les marchands de journaux. « Louis Francoeur, journaliste », par Blaise Orliac, est également en vente chez les éditeurs : Les Editions du Droit, 58, rue Georges, Ottawa. Prix : 15 sous. On peut également se procurer quelques exemplaires de luxe, en écrivant aux Editions du Droit; le prix en est de 25 sous.

Le nouveau front à l'Est

« A côté du bolchévisme, du communisme, spécifiquement russe, — qui a même existé du temps des Tsars, sous une certaine forme, dans diverses parties de la Russie, — à cause des conditions toutes spéciales à celle-ci, et qui, pour cette raison, n'a pas de chances sérieuses de s'implanter dans des pays de caractères différents, l'astucieuse propagande allemande a inventé « la peur du bolchévisme » et en a fait une ruse de guerre d'une extrême efficacité. Son invention date de 1917, à l'époque où la révolution russe se dessinait. Elle a pour auteur le juif Helphand dit Parvus, agent notoire, depuis des années, du grand Etat-Major allemand. L'article de tête du Temps du 20 avril 1921 a permis une constatation capitale. Elle établit, en effet, que Parvus a lui-même reconnu le caractère artificiel du bolchévisme propagé par lui et ses agents. Dans sa revue *Die Glocke*, Parvus a déclaré, en 1921 : « J'avais depuis longtemps le fantôme bolchéviste dans ma corne alors qu'il n'était pas encore étalé sur l'Europe. » Parvus obtint de Ludendorff de laisser Lénine gagner Pétersbourg, afin d'amener la Russie, depuis longtemps épuisée, privée d'armes et de munitions, à conclure la paix. « La peur du bolchévisme », sans cesse employée depuis par les Allemands, leur a permis d'obtenir en 23 ans des résultats énormes et variés. Cependant cette ruse de guerre, pour n'avoir pas été déjouée, n'a pas encore été déjouée. — André Chénédier, dans son livre *Défense de l'Amérique*, Montréal, 1941.

Conversation de table

LES OEUF

par: Louis P. De Gouy
(Suite)

In various primitive religions, the egg has symbolized life, of the source of life. This ancient belief is expressed in the Latin proverb, « Omne vivum ex ovo » — all life comes from an egg.

La jeunesse de la poule prend un air de maturité et d'équilibre inconnus dans beaucoup d'autres atmosphères domestiques. Un petit chat peut être garçonner et une abeille aller chez Bacchus pour sa première fleur, mais la tendre petite poulette est complètement maitresse de la plus stricte étiquette. L'heure des repas d'une poule est proverbiale comme la brièveté des repas de Napoléon. Elle est si bien arrangée qu'elle lui laisse douze heures pour l'étude de la chimie, de l'histoire naturelle, et la contemplation de la nature. Rien n'est plus intéressant que de contempler une poule dans le choix des meilleurs morceaux de sa table, rien n'est si délicat, ni si gourmet. Elle n'est pas comme nous, êtres humains, qui faisons une pause entre chaque cuillerée de potage pour entamer une conversation, ou, trop souvent allumer une cigarette entre chaque plat, ou comme le trop fameux Thoreau le dit si bien dans son livre, « nous choisissons toujours le plat le plus éloigné de nous ». Non ! Avec une candeur délicate, la poule voit ce qu'elle veut... l'attrape... et jamais manque le point... à point nommé elle attrape le morceau convoité ou tentateur au moment où il passe... deux cents engluements à la minute ! N'est-ce pas magnifique en fait d'escamotage ?

Nous savons tous que les temps durs n'influent jamais une poule. Avec une persévérance, que rien ne rebute, elle continue à déterrer des vers et pondre des oeufs. Si la terre est dure, elle gratte plus fort et avec plus de courage; si le sol est sec, elle gratte plus profondément. Si elle rencontre une grosse pierre ou autre obstacle, elle gratte autour, et toujours elle déterre des vers et les transforme en oeufs délicieux et nourrissants, aussi bien qu'en tendres poulets de grains prêts pour la broche.

Avez-vous déjà rencontré une poule pessimiste ? Avez-vous déjà vu une poule mourir de faim et attendre que les vers viennent à la surface du sol ? Avez-vous déjà entendu une poule caqueter parce que les temps étaient durs ? Jamais de la vie ! Elle réserve son souffle pour déterrer des vers et son caquetage pour pondre des oeufs.

L'oeuf a toujours été honoré, vénéré et respecté. Les anciens Romains avaient des joutes d'oeufs pour leur célébration du jour de l'an, en l'honneur de Castor et Pollux, jumeaux déifiés pour avoir été supposés éclores du même oeuf et devenus étoiles jumelles au firmament.

Les sauvages, aujourd'hui complètement disparus, de l'île de Pâques, à 2000 milles à l'ouest du Chili, choisissaient leur roi en donnant une fête, où les contestants roulaient des oeufs frais sur un terrain caillouteux. Celui qui réussissait à rouler le plus grand nombre d'oeufs sans les casser était élu roi. Même les habitants de cette île étrange vivaient dans des huttes en forme d'oeuf.

Notre oeuf de Pâques est une survivance d'une très ancienne fête symbolisant, comme d'ailleurs Pâques lui-même, le renouvellement de la vie au printemps, après une période d'impositions et d'abnégations pendant tout le Carême. Depuis des siècles, des oeufs,

coits durs et joliment colorés, ont toujours été échangés ou donnés. Chaque année, à Pâques, Mme Roosevelt, la femme du Président des Etats-Unis, donne une fête en fantine sur le gazon de la maison blanche à Washington, et où tous les enfants, riches ou pauvres de la ville et des environs, roulent des oeufs de toutes les couleurs et nuances, à la grande joie des grands et petits.

Nos braves amis les Anglais qui se défendent si vaillamment contre le Hun envahisseur, ont encore de nos jours une chanson de Pâques, laquelle dit :

« At Stool-ball, Lucia, let us play
For sugar, cakes and wine;
Or for a tansy let us pay —
The loss be mine or thine... »

Parfois à Pâques, en Angleterre, à peine les cloches cessent-elles leurs joyeux carillons de minuit, le samedi soir, que des victuilles de toutes sortes, dont bien entendu des oeufs multicolores, sont apportées à l'église par les dévots pour y être bénies.

« They roast their flesh and custards great, and eggs and radish store
And trifles, clouted cream, and cheese and whatsoever more
At first they list to eat, they bring into the Temple straight
That so the priest may hallow them with words of wondrous weight... »

Parlant d'oeufs, un jour, avec un chef chinois que j'avais à mon emploi, il me raconta qu'en Chine, des milliers de jeunes femmes chinoises spécialistes sont employées dans les maisons de commerce d'oeufs. À ne pas faire autre chose de toute la journée, que de sentir les oeufs, et à la moindre suspicion de vieillesse qu'elles éprouvent avec leur nez qui est des plus sensitif, et à acquiescer, par la pratique, une incroyable finesse et une subtilité de sens incroyable, les oeufs jetés sont impitoyablement réjetés. Ces expertes me dit-elles, alors, ont une telle susceptibilité nasale, qu'elles peuvent sentir un oeuf mauvais parmi des milliers d'oeufs strictement frais.

Quelques points importants à connaître au sujet de la température, le temps de cuisson, la réfrigération, et la technique de la poêle pour la cuisson des oeufs.

Préparer simplement un oeuf n'est pas si simple que l'on pense. Avant de cuire des oeufs, la ménagère alerte doit savoir que les oeufs doivent toujours être gardés soit à la glacière ou dans le réfrigérateur mécanique, mais jamais, au grand jamais, doivent-ils être laissés à l'abandon dans une cuisine ou une chambre chaude, où ils ont toujours tendance à vouloir se rassir beaucoup plus rapidement; mais aussi elle doit les sortir de l'endroit frais au moins 10 bonnes minutes avant de les cuire, de façon à les laisser à la température de la cuisine. Cette précaution lui évitera bien des déboires, tels par exemple le jaune qui se casse par suite de la brusque transition du froid au chaud, ainsi que le blanc se durcissant trop rapidement au point de devenir comme du caoutchouc.

Dans la cuisson des oeufs il y a quelques principes de base qu'il faut observer si l'oeuf sensible ne doit pas être cuit trop dur ou trop mou, ce que nous verrons dans la prochaine conversation de table.

(à suivre)

On Va Mouiller Ça !



Vite Une Bonne

DOW

La Bière de Bon Gout

rafraichissant
comme une
sweet caporal

Il y a quelque chose dans la célèbre formule Sweet Caporal — le mélange de 38 classifications de tabacs virginiens du meilleur choix — qui donne aux Sweet Caps ginsins leur saveur et leur arôme rafraichissants. Paquet pour paquet, les Sweet Caps sont les meilleures cigarettes que vous puissiez acheter.

« La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé »

